

---

**RADIO ICI & MAINTENANT!!**  
« LA VAGUE D'OVNIS »  
ALAIN KREMSKI, MARIE-THÉRÈSE DE BROSSES – 5 AVRIL 2005

DIDIER DE PLAIGE – *Ici & Maintenant!!* 95.2, « La Vague d'Ovnis », une série produite par Didier de Plage, Alex à la réalisation. On peut se demander si on doit commencer l'émission ou laisser continuer à s'ouvrir les portes de la sérénité. Notre invité est aujourd'hui Alain Kremski, c'est un tout petit fragment de sa musique, qui a ainsi placé l'ambiance. Alain Kremski n'est pas qu'un fidèle auditeur de cette série, ce qui nous a amené à nous retrouver après des années, c'est aussi un élève brillant du Conservatoire, premier prix de musique, également Prix de Rome, et on va évoquer sa carrière en deux parties : d'une part en introduction de cette émission, puis de manière un peu plus développée après la partie Ovni. Parce que bien sûr, même si nous n'avons pas entendu pour une fois le générique propre à l'émission, il va être question d'Ovnis avec Alain Kremski, qui a quelques récits, quelques hypothèses aussi peut-être à formuler. Cette émission est également rediffusée le dimanche de 14h00 à 16h00.

Et puis, chose extraordinaire, Marie-Thérèse de Brosse, qui connaît Alain Kremski depuis des années, se trouvait avec nous dans le début de la soirée. Marie-Thérèse de Brosse va donc s'entretenir elle aussi avec Alain Kremski.

Signalons que Marie-Thérèse de Brosse peut nous annoncer une très prochaine actualité, parce que son best seller, chez Plon d'abord puis chez J'ai Lu, qui était épuisé – épuisé chez Amazone, épuisé à la FNAC – sur les abductions, *Enquête sur les enlèvements extraterrestres*, va paraître dans une version augmentée de 100 à 150 pages. Donc ce livre, vous allez pouvoir vous le procurer à nouveau, il était disons classé « collector » depuis bien trop longtemps déjà.

Bonjour à tous deux, Alain Kremski, Marie-Thérèse de Brosse. Alors, Alain Kremski, pour faire davantage connaissance, parlons un peu carrière – musicalement...

ALAIN KREMSKI – Bien, c'est la dernière chose dont j'avais envie de parler ce soir ici...

D. DE PLAIGE – Ouai, je m'en doute !

A. KREMSKI – Il y a la carrière extérieure, c'est-à-dire les études au Conservatoire, les premiers prix – les études classiques –, et puis il y a le chemin intérieur, et au bout d'un moment c'est le chemin intérieur qui devient le plus important.

Pour parler simplement de mon chemin musical, je dirai simplement quelques mots. J'ai eu la chance de rencontrer quelques êtres extraordinaires qui m'ont beaucoup influencé, et puis j'étais très jeune, dans une famille de musiciens. J'ai eu la chance en particulier de rencontrer Nadia Boulanger, qui était une très très grande dame de la musique. Je me souviens que j'avais un petit tabouret à côté du piano, quand j'avais 9 ans 10 ans, et puis j'assistais au cours de Nadia Boulanger, et puis j'ai eu ma première leçon de piano avec elle. Enfin, j'avais toujours travaillé avec mon père, qui était un élève de Cortot, et ma première leçon avec Nadia Boulanger, ça a déjà été quelque chose qui annonçait en fait tout ce qui allait être mon cheminement, mais beaucoup plus tard. Je commence à jouer une pièce de Bach, au bout de trois secondes elle m'arrête. – *Mais... comment es-tu assis ?* On reprend. – *Mais...* (au bout de trois notes) *comment respire-tu ?* Au bout de trois notes on reprend. – *Mais où es-tu ?* Je dois dire qu'on n'a jamais été plus loin que quatre mesures, ça rappelait un petit peu les travaux de Gurdjieff, quand Gurdjieff demandait à quelqu'un de travailler c'était pas le résultat qui comptait, c'était la compréhension, la manière d'être devant l'obstacle. Mais c'est la première fois, et j'avais compris beaucoup plus tard, en particulier en rencontrant des êtres comme Lama Gedoung ou Kelong Rin-po-che, qu'un professeur me demandait d'être présent avec le corps, avec le sentiment et avec la pensée devant la musique, devant le piano. Bien entendu, j'étais trop petit pour comprendre de quoi il s'agissait, mais je crois que là, quelque chose avait été semé d'aborder la musique pas seulement du côté extérieur mais de l'aborder aussi, donc, dans un état méditatif intérieur.

J'ai eu la chance de rencontrer Olivier Messiaen, qui m'a beaucoup aidé, et puis quand j'ai eu le premier Grand Prix de Rome, j'ai eu la chance d'aller à la Villa Médicis où le directeur à l'époque était Balthus. Balthus m'a dit : *Mais mon petit, tu es comme tous ceux qui sortent du Conservatoire, on te presse le bout du nez il va en sortir du lait.* (C'est vrai qu'à l'époque j'avais 23 ans) *Mais en dehors de jouer Chopin, Debussy et Bach, tu ne connais rien à la vie. Donc tu arrêtes tout pendant quelques mois. Tu vas te promener en Italie.*

C'est comme ça que j'ai été voir les Giotto, que j'ai été un peu partout, à droite à gauche, et cet amour de l'architecture, cet amour de la peinture, et peut-être ce besoin chez moi de rencontres, ça a été vraiment le... comment dire, ça a été la première fois, en fait, que quelqu'un m'a ouvert sur toutes les correspondances avec les autres arts : littérature, peinture, sculpture, architecture. Et je crois que ça a orienté aussi beaucoup tout mon chemin, et musical et artistique – et philosophique.

D. DE PLAIGE – La première composition majeure à l'âge de 17 ans ?

A. KREMSKI – Mouis... mais enfin, j'ai tout jeté, tout ça. Et je recommence tout à zéro. J'ai pratiquement tout déchiré, à part trois ou quatre partitions qui ont été « sauvées » par des amis ou par mon frère, qui trouve que c'était dommage de les jeter. Mais bon... c'est peut-être une sorte de quête de l'absolu, d'orgueil aussi : j'ai tout jeté parce que je trouvais que c'était pas bon, c'était... trop influencé par Stravinsky, par Bartók. C'était pas moi.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – Pas moi, dans le sens : c'était pas mon être, c'était ce que j'avais appris.

D. DE PLAIGE – Alors une quantité de CD disponibles, en particulier chez *Naïve*...

A. KREMSKI – Chez *Naïve*, j'ai eu la chance effectivement d'être bien accueilli, et en particulier de faire beaucoup de musique avec des cloches et des gongs, des bols tibétains, et puis toute une série des musiques extraordinaires pour piano de Gurdjieff.

D. DE PLAIGE – Hum hum. Gurdjieff, dont on va beaucoup parler en deuxième partie de cette émission. Marie-Thérèse de Brosses, oui, bonjour.

MARIE-THÉRÈSE DE BROSSES – Bonjour. Oui, je voulais juste ajouter une chose, parce qu'il se trouve que moi j'écoutais Alain Kremski avant de le connaître, et faut quand même préciser quelque chose : on n'écoute pas Kremski impunément – moi j'adore la musique –, on en sort à chaque fois totalement changé. C'est un être qui vit la musique de l'intérieur et qui vous oblige à sortir de l'écoute passive et objective, à un travail d'intériorité actif. On en est profondément modifié. Et je voudrais particulièrement rendre hommage à un des disques que Kremski a sorti assez récemment, qui est consacré... Je sais plus comment vous avez appelé ça, je crois *les Musiciens voyageurs*, non ?

A. KREMSKI – Oui, sur Borodine.

M.-T. DE BROSSES – Voilà. Borodine et Rachmaninov, et à vrai dire, moi, j'ai beaucoup écouté les Rachmaninov, ce disque, ce CD, s'ouvre par du Borodine, je ne sais pas pourquoi j'avais pas très envie d'écouter Borodine, et j'ai écouté ce qui ouvre ce CD, c'est-à-dire une transcription des *Steppes de l'Asie Centrale*, que tout le monde connaît en version orchestrale. Je n'ai jamais été peut-être bouleversée – Dieu sait que j'écoute de la musique – comme par l'écoute de cette transcription des *Steppes*, où on sent le pas des caravanes, on voit les dunes, et je vous dis, encore une fois, je veux pas trop me répéter, on en sort totalement modifié. C'est un tremplin pour devenir meilleur, d'écouter Kremski.

D. DE PLAIGE – Eh bien, on va l'écouter largement dans le cours de cette émission, et on a décidé d'alterner le piano et les bols. Donc on va écouter un certain nombre de pièces, Alain Kremski, et puis on aborde les Ovnis dans un petit moment quand même. Le premier choix ?

A. KREMSKI – *Dans les Steppes de l'Asie Centrale* de Borodine, une transcription pour piano. Vous savez qu'il y a un certain nombre de compositeurs, il y a une grande tradition de la transcription depuis Bach, Liszt, qui consiste à prendre une partition d'orchestre et à retrouver sa racine et sa pureté de départ, et de faire non pas un arrangement, parce que je n'aime pas le mot, mais de faire une sorte de synthèse, avec ce qu'il faut d'imagination et de mensonge pour recréer la vérité, et en même temps ce qu'il faut de respect. Ce que Liszt a très bien su faire avec Schubert, avec Wagner, et je me suis inspiré de ce chemin-là pour transcrire au piano les *Steppes de l'Asie Centrale*. Alors on entend au début, ça a beau être au piano on reconnaît l'appel du hautbois, et puis le cor qui répond, et puis les palais, les chameaux avec les contrebasses, et puis le thème de la Princesse à l'horizon.

(audition fragment des *Steppes*)

D. DE PLAIGE – Alain Kremski, sur *Ici & Maintenant!*. Un tout premier extrait. J'ai remarqué, et c'est un clin d'œil pour cet auditeur, que figure au programme un certain Dominique Bertrand.

A. KREMSKI – Oui, alors Dominique Bertrand... Quand tu as dit tout à l'heure que c'était une musique de Kremski, pour commencer on a entendu le chant harmonique, c'est effectivement un disque avec des bols du Japon, mais la dernière plage que nous avons écoutée, c'est surtout le chant harmonique de Dominique Bertrand où je me contente d'accompagner avec quelques bols.

D. DE PLAIGE – Voilà. Il est cité, les auditeurs le connaissent bien, je crois. Ne faisons pas trop attendre nos fans d'ufologie. Alain Kremski, tu es auditeur de la radio, mais en particulier de cette émission, tu es déjà intervenu en tant qu'auditeur par téléphone avec certains invités...

A. KREMSKI – Parfois, oui.

D. DE PLAIGE – Mais tu as toi-même un trésor à partager. On commence avec une première manifestation dans la petite enfance ?

A. KREMSKI – Celle-là, je ne pourrai pas beaucoup en parler, si ce n'est pour dire simplement que, quand j'avais 9 ans ou 10 ans, j'étais dans la forêt avec des amis de mes parents pour un pique-nique ; je sais que j'ai vu quelque chose d'étrange, dont je... je peux pas en parler, là, j'ai pas trop envie d'ailleurs d'en parler, mais simplement, ce qui est certain, c'est que j'ai disparu pendant 3 ou 4 heures. Et donc je me suis fait engueuler par mes parents parce qu'on m'a récupéré très tard.

J'ai le souvenir de quelque chose d'étrange : d'une masse sombre, un énorme rocher, et une perte de mémoire absolue pendant 3 ou 4 heures. Il n'y avait aucune raison que je m'éloigne et que je disparaisse ; je sais qu'il m'est arrivé probablement quelque chose, et je disais tout à l'heure à Marie-Thérèse de Brosse, donc hors antenne, et nous en parlerons hors antenne, qu'il faudra peut-être que j'aie au fond le défi de faire une régression hypnotique mais de la faire vraiment dans de bonnes conditions. Pas avec quelqu'un qui va me dire qu'il ne s'est rien passé ni avec quelqu'un qui va déjà aller au devant de mes désirs secrets de rencontre. Mais je crois que j'ai vécu quelque chose. En tout cas, ce qui est certain c'est que depuis cette période et depuis mon enfance, les Ovnis c'est quelque chose qui me passionne d'une manière qui, et comme je l'ai souvent vu chez d'autres personnes qui sont passionnées aussi par les Ovnis, ça me passionne d'une manière émotionnelle, qui n'est pas logique, qui n'est pas rationnelle, et qui n'est pas non plus du tout de l'excitation, hein – je suis pas quelqu'un de... qu'est-ce que je pourrais dire ? Je ne suis pas candidat à l'asile de fous ! Je suis plutôt quelqu'un qui essaie de comprendre et de connaître ce qui se passe que de rejeter ou de croire. Voilà, je sais qu'il s'est passé quelque chose, et ça me passionne.

D. DE PLAIGE – Marie-Thérèse de Brosse ?

M.-T. DE BROSSES – Oui, c'est intéressant. Alain, je comprends très bien que tu ne veuilles pas entrer dans les détails, mais moi ça me frappe, quand même, cette histoire que tu me racontes, parce que quand j'ai commencé à travailler sur le phénomène des abductions, avant qu'il y ait toute cette littérature de très mauvaise qualité, qui continue, qui prolifère sur ce sujet, ce qui m'avait intrigué c'est le nombre de cas que j'avais par la police d'histoires de familles qui avaient appelé la police

parce qu'elle s'étaient arrêtées quelque part pour pique-niquer en famille, et qu'un enfant avait disparu. On ne parlait absolument pas d'enlèvement du tout, la police recherchait l'enfant, et d'un seul coup, pendant que les recherches étaient organisées, soit par la famille, le père, la mère, les frères les sœurs, etc., affolés, et quelquefois il y avait les flics qui venaient, l'enfant littéralement se « rematérialisait » autour de la voiture, donc sur le lieu du pique-nique, et en jurant à ses parents qu'il n'avait jamais bougé.

A. KREMSKI – Oui. Effectivement, je me souviens expliquant à mes parents que c'était complètement injuste de m'engueuler, que j'avais pas disparu, que j'étais pas parti. C'était vu comme quelque chose de très grossier vis-à-vis des amis de mes parents.

M.-T. DE BROSSES – Voilà. Et c'était exactement ce qui se passait. Et alors... c'est après, par la suite, qu'on a repris certains cas de disparitions d'enfants lors de pique-nique, qu'on les a creusés et qu'on a découvert tout à fait autre chose. Mais j'ai eu je crois quelque chose comme plus de 35 cas, c'est quand même énorme, parce que je peux pas ratisser les chroniques de faits divers, j'avais été très frappée par cette absolue sincérité des enfants, qui tous affirmaient qu'ils ne s'étaient jamais éloignés de l'auto. On les a pas tous explorés, mais il y a eu sept cas explorés qui étaient extrêmement intéressants.

D. DE PLAIGE – Alors Marie-Thérèse de Brosses, dans le premier cas esquissé, disons, par Alain Kremski, et de manière plus générale pour ceux qui nous écoutent, j'ai l'impression qu'il vaut mieux rester vierge de toute information annexe, il vaut mieux ne pas avoir lu le bouquin de Marie-Thérèse de Brosses en particulier, ni aucun autre, de se présenter devant le thérapeute, l'hypnotologue, aussi vierge que possible.

M.-T. DE BROSSES – Alors c'est pour ça que c'est très difficile maintenant, parce qu'il y a trop de choses qui sont parues. Il est évident qu'un sujet vierge, et je dirais même un hypnotiseur vierge – alors là, maintenant, c'est pratiquement impossible. Mais moi j'ai eu la chance de travailler un petit peu avec le Pr Chertok, qui voulait pas entendre parler de ça, qui n'y croyait pas ; et là je travaille avec un... je considère que c'est la seule personne sé... alors je dis bien la seule, absolue, la seule personne sérieuse, en France, pour les cas d'enlèvements. Parce que contrairement à tous les chercheurs qui s'y intéressent, qui veulent avoir une histoire, on connaît maintenant le scénario archétypal des enlèvements, on veut avoir la montée, l'aspiration à l'intérieur d'une soucoupe, on veut avoir les procédures, les opérations, le scan du cerveau, on veut avoir tout ça, et finalement les hypnotiseurs, comme ils veulent avoir une histoire, la suggèrent inconsciemment à leurs patients, qui effectivement vont leur raconter cette histoire, qui ne correspond à rien la plupart du temps. Mais une fois qu'un sujet a été mis sous hypnose et accouche de ce qu'on appelle une confabulation, c'est-à-dire un récit où il invente, la plupart du temps d'ailleurs pour répondre à ses désirs inconscients ou pour répondre aux désirs inconscients de son hypnotiseur, il ne peut plus se sortir de ce scénario, qui est engrammé dans le cerveau.

Alors il est très important, si on décide de se faire une régression – c'est pas du tout évident, on peut explorer quelquefois différemment –, quand on fait une régression, il faut le faire par un hypnotiseur archi-qualifié, mais pas qualifié seulement au point de vue hypnose, qualifié pour traiter ce genre de sujets. Sinon, le cas, tant pis, pardon, employons les mots « gros », mais le cas est fichu pour la recherche.

A. KREMSKI – Mais Marie-Thérèse, je vais quand même dire une chose, parce que là il faut en même temps par rapport à ce que tu viens de dire que je rétablisse quelque chose : m'intéressant maintenant, à mon âge, aux Ovnis et en ayant vu, je repense à ce moment de merveilleux ; il s'est passé quelque chose de merveilleux, un peu comme dans les contes de fées, j'ai rencontré quelque chose. Mais je ne vais pas jusqu'à dire que j'ai eu un contact du troisième type ou que j'ai été enlevé. Je sais qu'il s'est passé quelque chose dans mon enfance...

M.-T. DE BROSSES – Mais tu l'as peut-être pas forcément eu. Tu l'as peut-être pas forcément eu, tu l'as peut-être eu. Il faut voir quelqu'un qui va accoucher de ta vérité et pas accoucher d'un fantasme.

A. KREMSKI – Voilà. Mais je ne prétends pas avoir été enlevé par un Ovni. Je dis simplement : je pense que dans mon enfance il y a eu quelque chose, dont je n'ai pas la clé pour le moment, et ça reste ouvert.

M.-T. DE BROSSES – Eh bien, je te promets qu'on va s'occuper de toi.

D. DE PLAIGE – Ce n'est peut-être qu'une bande de lutins, finalement...

M.-T. DE BROSSES – Que sont les lutins, d'ailleurs, hein... Parce que souvent, effectivement, il y a des récits au premier degré où apparaissent des êtres ou des animaux, et le sujet dit « je suis avec un cerf, je suis avec une chouette, etc. », puis on creuse et on creuse, et on s'aperçoit que, eh bien, il y avait autre chose. C'est ce qu'on appelle les souvenirs-écrans<sup>1</sup>, qui cachent une autre réalité un peu plus difficile à accepter pour notre rationalité.

ALEXANDRE – Et cela nous ramène un peu aussi au petit peuple de l'invisible et à l'Islande, à cette émission que nous avons réalisée ensemble.

D. DE PLAIGE – Avec Jean-Michel Roux...

ALEXANDRE – Tout à fait. On va faire une autre respiration musicale, Alain Kremski...

A. KREMSKI – Oui, alors je propose les cloches d'Iran. La première plage du disque, les cloches d'Iran. Les cloches anciennes d'Iran, chez *Ovidis*...

M.-T. DE BROSSES – Quel est ton rôle dans les cloches d'Iran, tu as...

A. KREMSKI – Ah, eh bien, ça c'est l'époque où j'ai commencé à... c'est à une époque où j'étais très intéressé par les sonorités des cloches, mais vous savez qu'il y a beaucoup de compositeurs – Debussy, Liszt, Ravel et les compositeurs russes – qui étaient fascinés par les sonorités des cloches, tant du point de vue terrestre et des campagnes que du point de vue aussi symbolique et du point de vue mystique, et j'avais commencé à mettre quelques cloches *accrossées* sur un manche à balai, et puis petit à petit c'est devenu une collection, puis c'est devenu tout un art, toute une joie de jouer. Ça a duré pendant une vingtaine d'années, de parcourir la France et même le monde avec un portique de cloches.

(audition cloches d'Iran)

Le titre exact d'ailleurs c'est « musique rituelle pour cloches et gong »...

D. DE PLAIGE – A peine ce qu'il faut pour induire un changement d'état. Mais on précipite un petit peu les choses... Beaucoup doivent être dites dans le cours de cette émission, alors progressons.

A. KREMSKI – C'est quelque chose qui vient du ciel, hein, les cloches, c'est quelque chose qui vient d'en haut.

D. DE PLAIGE – Et alors qu'est-ce qui se pose au pied du lit un peu plus tard, lors d'une deuxième expérience.

A. KREMSKI – Alors là, c'est encore autre chose. J'ai eu deux expériences comme ça : une fois en 68 où, dans ma chambre, au pied du lit, j'ai vu trois entités absolument étranges.

---

<sup>1</sup> C'est un souvenir réel contemporain du souvenir refoulé, qui a pris sur lui tout l'investissement de ce souvenir. Et donc c'est du premier qu'on se rappelle et pas du second. Cf. l'exemple chez Freud des « merveilleuses tartines de confitures », souvenir-écran pour une « agression sexuelle » en groupe envers une petite fille. Un souvenir-écran, au sens analytique du terme, c'est donc un déplacement. Et on est souvent frappé par l'extrême banalité de ces souvenirs, contrastant avec l'intensité dont ils sont investis (c'est ce qui met, pourrait-on dire, la puce à l'oreille).

Alors là, j'ai une autre attitude devant ça. C'est-à-dire je ne sais pas ce que c'était et je suis tout à fait ouvert à l'idée que, selon certains états émotionnels, selon certains processus neurologiques qui peuvent se passer, on a une hallucination. Donc je ne dis pas, je ne prétends pas « il y avait trois entités dans ma chambre en train de me visiter ». N'empêche que j'ai ouvert les yeux et que ces entités étaient là.

D. DE PLAIGE – Oui, Marie-Thérèse ?

M.-T. DE BROSSES – Ça veut dire que tu étais dans un état de conscience totale ou de demi-conscience ? Parce qu'il y a toutes ces visions qu'on a soit au moment de l'endormissement, ou au moment du réveil, ce qu'on appelle les visions hypnagogiques ou hypnopompiques, ou bien alors tu es totalement réveillé quand tu ouvres les yeux ?

A. KREMSKI – Je suis totalement réveillé, c'est parce que ces êtres me regardaient que je me suis réveillé.

M.-T. DE BROSSES – Alors, la pièce était dans la pénombre ?

A. KREMSKI – Dans la pénombre, et en plus, si tu veux, ce qui est assez extraordinaire, ce qui est très troublant c'est que ce type d'impression, c'est aussi clair que si c'était arrivé il y a une minute. C'est resté gravé mais d'une manière très forte, et comme évidemment je fais partie des musiciens hypersensibles, donc avec beaucoup, souvent, d'expériences de synchronicité jungienne, donc ça ne m'a pas surpris plus que ça.

M.-T. DE BROSSES – Bon. Il n'y avait aucune source de lumière qui pouvait accrocher ton attention ?

A. KREMSKI – Non.

M.-T. DE BROSSES – Bon. Est-ce que tu es arrivé à distinguer légèrement l'apparence ou ce qui pouvait correspondre à une forme de visage ? Ou de tête, en tout cas...

A. KREMSKI – Euh non. Ça représentait trois sortes de... qu'est-ce qu'on pourrait dire ? Comme des quilles, un peu, comme des cylindres qui vont se terminant avec une pointe, et puis une sorte de tête avec des... comme une roue dentée. Mais c'était des êtres de 2m50 de haut à peu près. Et la seule fois où j'ai retrouvé un jour un dessin qui me rappelait ça, c'était un dessin de Blake, dans un très joli petit livre en couleurs, qui s'appelle *le Corps subtil*, dans une collection où il y a la vie la mort, le chamanisme, etc. Et j'ai vu ce dessin, j'ai dit : tiens, c'est extraordinaire, c'est exactement les trois formes que j'avais vues...

M.-T. DE BROSSES – Alors ce sont quand même des silhouettes surmontées d'une sorte de tête...

A. KREMSKI – Oui, ce sont des silhouettes, voilà...

M.-T. DE BROSSES – Mais est-ce qu'il y avait un début de visage, tu as cru entrevoir...

A. KREMSKI – Non. Non...

M.-T. DE BROSSES – Rien du tout...

A. KREMSKI – Il n'y avait pas de visage, mais par contre il y avait une intense activité au pied du lit. Mais je sais pas ce qu'ils faisaient...

M.-T. DE BROSSES – Bon. Et alors est-ce que tu as déterminé une intention de la part de ces êtres, enfin de ces...

A. KREMSKI – C'est bien plus tard, en y réfléchissant, que je me suis dit : c'est bizarre, après ce jour-là ma vie a complètement changé, bon, d'une part, et c'était... mais, tu vois, ça c'est vraiment, bon, peut-être, donc, peut-être de l'imaginaire et de l'autosuggestion, un peu comme dans les contes de fées quand on dit : il y a deux fées bénéfiques qui se penchent sur le berceau, et la troisième qui est un peu moins sympa. Et j'ai reçu ces deux impressions en même temps. Les deux qui étaient à gauche étaient vraiment sympa, et le troisième à droite l'était moins. Mais voilà...

M.-T. DE BROSSES – Donc tu as quand même ressenti ce que j'appelle « l'intention ».

A. KREMSKI – Oui mais... est-ce qu'elle vient de moi ou pas, cette intention...

M.-T. DE BROSSES – Tu l'as... tu l'as dégagee comme ça après... Est-ce que tu as eu un sentiment de durée de cette présence autour de ton lit ou non ?

A. KREMSKI – Non, ça a duré 4-5 secondes.

M.-T. DE BROSSES – Et comment est-ce qu'ils se sont dissipés ?

A. KREMSKI – J'en sais rien !

M.-T. DE BROSSES – Tu te souviens pas si...

A. KREMSKI – Ça s'est arrêté. Ça s'est arrêté...

M.-T. DE BROSSES – ...ça s'est arrêté net, comme une chose qui s'éteint, ou elles se sont dissoutes lentement ?

A. KREMSKI – Non non. Ça s'est arrêté comme... comme une chose qui s'éteint.

M.-T. DE BROSSES – ...Et alors, c'est peut-être plus intime, mais tu n'es pas obligé de répondre à la radio : quand tu dis que le cours de ta vie a changé, comment est-ce que ça s'est modifié ?

A. KREMSKI – Le cours de ma vie surtout en tant que *musicien* a changé. C'est-à-dire que jusque là, j'étais l'enfant surdoué qui devait être à la fois Mozart, Debussy, etc., etc., qui avait apparemment une carrière toute tracée, et d'un seul coup j'ai commencé à changer complètement d'orientation. Ça, c'est inexplicable. J'ai commencé à me mettre en doute d'une manière très forte, à me dire : c'est vrai, au fond, je suis sur des rails, je suis doué, j'ai gagné tous les concours, je vais faire de la musique – pourtant ce n'est pas moi.

M.-T. DE BROSSES – Et tu as fuit finalement la virtuosité pour l'intériorité.

A. KREMSKI – Enfin je... je dirais pas que c'était aussi noble et aussi clair que ça. Disons qu'il y a quelque chose à un moment donné qui a... qui a abandonné le chemin tout huilé, tout tracé de... de la carrière musicale classique, et d'ailleurs je l'ai payé très cher, et je le paie toujours très cher, et je pense, mon cher Didier, que l'émission de ce soir ne fera que brouiller un petit peu plus l'image bizarre que j'ai dans les médias, étant trop... trop New Age pour les classiques, trop classique pour les New Age, etc., etc. Et puis j'ai décidé d'ailleurs maintenant de m'en foutre, et puis c'est... justement, c'est... c'est mon chemin, et c'est comme ça.

Mais il y a quelque chose qui s'est mis à changer complètement, et ça alors c'est plus de l'ordre, quand on lit les livres tibétains, quand on lit les enseignements tibétains et qu'on commence à penser au karma ou à la rencontre – et là je crois que, Marie-Thérèse aussi tu vas bien me comprendre – il y avait quelque chose en moi depuis que j'étais tout petit qui était fait pour la musique, ça c'était évidemment ; moi-même j'étais un surdoué, je dis ça sans aucune prétention : j'étais un surdoué. Et puis j'ai mis très longtemps pour comprendre qu'en fait je confondais l'évidence de retrouver un chemin qui était déjà là avec le désir de parcourir le chemin. Et j'ai mis longtemps à comprendre cette différence entre l'évidence et le désir, et après ça il a fallu d'abord inconsciemment, et maintenant,

ces temps-ci, consciemment, tout détruire, mourir pour commencer à renaître. C'est-à-dire que maintenant, à mon âge, j'ai envie effectivement d'un vrai chemin de musicien, mais maintenant je sais comment et je sais pourquoi. Alors qu'avant j'étais euh... je pense que... Je revois des fois des gens très gentils – l'autre jour j'ai dîné avec Elihu Imbal, qui est un très très grand chef d'orchestre ; on étaient ensemble il y a 40 ans en classe de direction d'orchestre au Conservatoire... Très gentil avec moi. Mais moi je sais très bien qu'à l'époque je devais être odieux, vraiment, disons qu'il n'y avait pas beaucoup d'humilité, hein, je ne me prenais pas pour crotte de chien, comme on dit. Je pense que j'étais odieux, j'avais la grosse tête, et que j'étais vraiment un enfant à claques, et heureusement que quelque chose fait que quelque chose dans mon sentiment a changé. Ce qui m'a rendu d'ailleurs beaucoup plus ouvert aux autres musiciens. Moi j'aime bien, dans des festivals, parler de pianistes, de musiciens que j'admire, leur trouver des concerts. Je trouve qu'il y a une solidarité qui est venue, alors qu'avant c'était moi-moi, mon chemin, moi-je.

M.-T. DE BROSSES – Mais est-ce que c'était la volonté de trouver le chemin ou de retrouver le chemin ?

A. KREMSKI – Retrouver le chemin.

M.-T. DE BROSSES – Voilà. C'est une notion importante, ça.

A. KREMSKI – Mais d'ailleurs je crois qu'on en parlera avec Didier, autant que ce soit à travers le phénomène Ovni qu'avec la voie de Gurdjieff – quatrième voie –, ou bien le bouddhisme tibétain ou Zen, c'est toujours cette nostalgie de la source perdue. Et pour un musicien, cette nostalgie de la source perdue, quand il commence à la vivre, il y a des moments magiques où il peut la faire partager aux autres.

M.-T. DE BROSSES – Alors pour en revenir à cette rencontre, puisque c'est quand même le thème principal de nos soirées du mardi, ces entités ou ces êtres, est-ce que tu les as revus ou jamais ?

A. KREMSKI – Alors il m'est arrivé une autre expérience, mais celle-là beaucoup plus d'ordre angélique, que alors je ne m'explique absolument pas du tout, et c'était quelques jours avant la mort de mon père, et donc mais par le même processus, c'est-à-dire un après-midi endormi chez moi, et je me réveille parce que quelqu'un me regardait. Et là c'était comme un hologramme dans la pièce, alors ça je crois que c'est la chose la plus belle et la plus bouleversante que j'ai vue de ma vie. C'était vraiment... je dis après que c'était un ange, parce que je ne vois pas ce que je pourrais dire d'autre : un être très jeune, avec un nez aquilin, des cheveux bouclés, des yeux bleus perçants, et avec cette chose qu'on retrouve quand même souvent dans les contacts un peu paranormaux ou mystiques, c'est-à-dire une double expression. Je n'ai jamais vu un être qui avait une telle expression de bonté et de protection. Et en même temps je n'ai jamais vu un être qui, dans le même visage, avait la même expression de sévérité.

Et le fait de recevoir ces deux impressions... on dit toujours que d'habitude dans la vie on reçoit une impression, mais on ne peut pas en recevoir deux contradictoires...

M.-T. DE BROSSES – À la fois, oui...

A. KREMSKI – Oui. Et c'était vraiment le... ça a duré trois ou quatre secondes, c'était comme un hologramme dans la pièce – mais en tout cas en trois dimensions ; je me souviens que j'ai été à l'hôpital à Saint-Cloud où mon père était dans le coma, je lui ai pris la main, et j'ai entendu une voix inconnue qui sortait de moi, qui a dit : *Papa, tu peux partir tranquille, aujourd'hui nous avons vu un ange*. Et ça, ça a été la chose là... et je me souviens très bien, quelque temps après j'ai été à un endroit que j'aimais beaucoup, qui s'appelait *l'Espace bleu*, qui a disparu, où il y avait...

M.-T. DE BROSSES – Ah oui, rue de Seine...

A. KREMSKI – Où on pouvait aller farfouiller dans les bouquins ésotériques, écouter une conférence...

M.-T. DE BROSSES – Se faire tirer le tarot...



A. KREMSKI – Oui, c'était vraiment un espace de liberté, c'était un peu comme *Ici & Maintenant!!*, et il y avait une conférence sur les anges. Et j'ai fait part de ce témoignage, et ces personnes qui faisaient une conférences sur les anges, qui avaient l'air extrêmement sérieuses et précises, c'était pas du tout le New Age excité et hystérique, ils m'ont dit : *Mais quelle chance vous avez, parce que nous, on est passionnés par les anges depuis des années, on fait des conférences sur les anges...*

M.-T. DE BROSSES – On en parle mais on n'en a jamais vu...

A. KREMSKI – ...*on n'en a jamais vu*. Et ils considéraient ça, ma parole n'était pas mise en doute une seconde, hein.

M.-T. DE BROSSES – Ce qui est très intéressant, c'est que dans ces rencontres que tu évoques, jamais le mot « peur » n'est venu, et tu n'as jamais ressenti de peur...

A. KREMSKI – J'ai pas ressenti de peur là, dans cette vision-là, par contre dans celle des trois entités, il y avait quand même quelque chose, ne serait-ce qu'à cause des couleurs extrêmement végétales – des bleus, des rouges, des verts sombres –, et quelque chose d'un peu... pas bienveillant dans une des trois. Je n'avais pas peur, mais c'était pas agréable. Tandis que là, l'ange, c'était extraordinaire, c'était vraiment comme : « Je t'appelle. Je suis là pour te protéger, mais je t'appelle, j'ai quelque chose à te dire, tu as quelque chose à comprendre. Je t'interpelle... ». C'était...

M.-T. DE BROSSES – Et en même temps je te juge, hein, aussi. Je te juge – d'un côté c'est...

A. KREMSKI – Non euh... je te pèse.

M.-T. DE BROSSES – Ah, je te pèse. Oui, je te pèse, c'est pas très loin, hein.

A. KREMSKI – Non, j'éprouve...

M.-T. DE BROSSES – Dans le jugement, on présence une balance, hein, symboliquement...

A. KREMSKI – Oui, mais non, il ne me jugeait pas parce qu'il ne me condamnait pas. Mais il m'éprouvait, voilà.

M.-T. DE BROSSES – Un jugement c'est pas une condamnation. La condamnation, c'est lourd, hein.

D. DE PLAIGE – Oui, enfin, la conscience individuelle est assez grande pour, lorsqu'elle est reflétée ainsi, émettre ses propres jugements. Il n'est pas besoin d'être jugé extérieurement. Dans les récits de manifestations angéliques, il est rarement question de juger nos actes mais de nous les montrer afin qu'on les évalue.

A. KREMSKI – Oui, ceci dit, pour faire une petite précision, ces deux apparitions, donc, chaque fois – les trois entités la première fois, et puis ce que j'appelle un ange parce que je ne sais pas très bien quel autre nom lui donner –, les deux fois, c'était, donc j'étais endormi dans un lit avec une compagne, je me suis réveillé parce qu'on me regardait, et c'était deux moments quand même extrêmement particuliers de ma vie. Et je veux bien tout à fait admettre qu'il y a eu un contact avec quelque chose, mais je peux tout à fait admettre que c'est tout simplement une hallucination ou un truc neurologique qui s'est passé dans mon cerveau. Je veux dire que j'ai aucune prétention à dire : *Ah oui, vous savez, je suis un mystique, je suis visionnaire, j'ai vu un ange*. Non. Voilà : il était là dans la pièce comme je te vois, mais je suis tout à fait ouvert à toutes sortes d'explications qui peuvent être médicales, ou neurologiques ou autres, hein. Je dis simplement ce que j'ai vu, mais je ne tire pas de conclusions sur l'essence de ce que j'ai vu.

ALEXANDRE – Oui, selon l'intensité du moment et la plénitude de ce moment, après avoir trouvé ces faces de ta vie, justement, tu disais que ces deux moments étaient très importants pour toi...

A. KREMSKI – Oui.

ALEXANDRE – C'est peut-être aussi ton esprit qui te prévenait d'un nouveau palier atteint ?

A. KREMSKI – C'est possible. C'est possible...

ALEXANDRE – C'est évidemment une des routes sur lesquelles tu t'aventurais.

M.-T. DE BROSSES – Simplement, pour savoir, puisque chaque fois tu étais avec une femme, ces femmes n'ont jamais rien senti ni vu ?

A. KREMSKI – Non.

D. DE PLAIGE – Marie-Thérèse de Brosses, on va continuer à creuser un petit peu ce deuxième cas. Parmi les dizaines, voire centaines de témoignages d'enlèvements que tu as collectés au fil des années, quels sont les cas qui sont mi-ange mi-alien ?

M.-T. DE BROSSES – Alors tout ça, c'est très difficile, parce que la plupart du temps le sujet qui vit l'expérience ne sait pas très bien ce que c'est, et ça, c'est pour ça que l'hypnotiseur qui travaille sur le sujet donne un coup de pouce qui peut être fatal.

Il y a un cas dont j'ai beaucoup parlé, c'est une enlevée américaine que je connais très bien, qui s'appelle Alice Haggerty, qui croyait toujours qu'elle était enlevée par un ange. Elle avait des expériences absolument extraordinaires de quelqu'un qui venait à travers les murs, qui l'a guérie et le cas de guérison il est patent et totalement impossible à éliminer, j'ai vu le médecin qui avait vu la petite Alice quand elle était à l'article de la mort et qu'elle a été sauvée par ce qu'elle appelait un ange. Et puis par la suite, Alice Haggerty s'est fait hypnotiser par le Dr David Jacobs – avec lequel je ne suis pas du tout d'accord, mais enfin chacun à le droit de faire ce qu'il veut –, et David Jacobs lui a tout de suite dit : « Ce n'est absolument pas un ange, c'est un épouvantable Alien qui t'a enlevée, et tu ne te rends pas compte, il t'a traumatisée, terrorisée, il a fait des expériences sur toi dont tu ne te souviens pas mais que nous allons retrouver... ». Et Alice m'a dit : mais depuis que j'ai été régressée par le Dr Jacobs – David Jacobs qui n'est pas docteur en médecine, hein – en Histoire –, qui s'occupe beaucoup des phénomènes Ovnis et qui a publié des livres là-dessus, pour qui les Aliens sont les pires ennemis de l'humanité –, eh bien, depuis qu'elle a été régressée par le Dr Jacobs, toutes ses visites ne sont plus faites par des anges, elle n'est plus du tout visitée par un ange, elle est visitée par un Alien et ça se passait de façon épouvantable. Et elle a eu droit après à toutes ces histoires de manipulation sexuelle – qu'elle n'avait pas du tout.

Bon. Alors moi la plupart du temps, au début, j'ai surtout travaillé sur des cas américains ou brésiliens, et pas sur des cas européens. Le moule était pris quand même, parce que l'inconscient collectif joue. Maintenant il y a une espèce de marque, de sceau de l'enlèvement par de « méchants aliens » effroyables, et c'est la plupart du temps ça. Mais dans l'enlèvement – il y en avait beaucoup plus maintenant (? ou avant ?) parce que le scénario de l'enlèvement, d'ailleurs, a terriblement évolué, contrairement à ce qu'on raconte, les gens qui ne connaissent le dossier qu'en se contentant d'aller se balader sur le Net et qui ne suivent pas le cas vous disent « c'est un scénario immuable ». Ce n'est pas vrai. Le scénario n'est pas du tout immuable, il est en constante évolution. Il est tellement en constante évolution qu'il est pratiquement en voie de disparition maintenant, d'ailleurs. C'est très drôle, avant on avait énormément d'affaires d'enlèvement, il y en a de moins de moins. Il n'y en a même pratiquement plus. On travaille sur des vieux cas, les cas nouveaux, en général, ils sont totalement « pipeau ». Il y a toujours des gens qui vont faire du beurre ou des histoires à partir de ça.

Mais dans l'épisode de l'enlèvement, il y avait au début un épisode assez important, qui était la théophanie, que tout le monde n'avait pas, mais certains abductés au cours de leur passage dans l'Ovni, où ils avaient visité l'Ovni, ils avaient fait un certain nombre de choses, avaient une rencontre avec un être, une rencontre quasiment divine quelquefois. C'est un épisode que statistiquement on trouve moins souvent que les autres épisodes, comme tous les épisodes d'examen médicaux, ça se trouve statistiquement moins dans les enlèvements que, effectivement, les examens médicaux, mais il y a un certain nombre de cas comme ça.

J'en ai connu... oui, j'ai connu, curieusement, plus de femmes, mais enfin il y a quelques hommes aussi, qui ont eu des expériences angéliques, christiques, lors de l'enlèvement, ou d'autres qui avaient des apparitions de divinités – il n'y a pas de dieu dans le bouddhisme, mais enfin, oui, de déités bouddhiques. Donc ça, ça existe, aussi bien.

D. DE PLAIGE – Oui, lesquelles entités d'ailleurs dans ce domaine n'existent pas mais sont des supports de visualisation d'enseignement, ou des émanations de qualités.

M.-T. DE BROSSES – Absolument. Il faut bien que l'esprit les conçoivent d'une façon quelconque, hein.

D. DE PLAIGE – Hum.

M.-T. DE BROSSES – Mais c'est quand même une minorité, hein, faut bien reconnaître. Même s'il y a toutes sortes de gens qui disent : les Aliens sont bienveillants, ils nous aiment, etc., ils n'apparaissent pas de cette façon angélique. Il y a des cas mais c'est quand même très minoritaire.

D. DE PLAIGE – Alors la campagne d'hybridation serait terminée ?

M.-T. DE BROSSES – Moi, c'est ma théorie au niveau où j'en suis de l'exploration de ce dossier sur lequel je continue à travailler, mais n'empêche qu'il y a des gens qui continuent à croire que. Puisqu'il y a beaucoup de gens même qui croient que les hybrides peuplent la Terre, aussi, hein.

A. KREMSKI – Mais alors, oui, Marie-Thérèse alors je peux te poser une question...

M.-T. DE BROSSES – Non, mais c'est pas pour te poser des questions à toi.

A. KREMSKI – Est-ce qu'on peut, parmi les interprétations possibles, penser que si une race ou plusieurs races extraterrestres visitent la Terre, et donc collectent des informations, que ce type de collecte d'informations est terminé et qu'on va passer à l'autre stade ?

M.-T. DE BROSSES – Ah, ben ça, c'est une des pistes tout à fait envisageable, hein. Tout à fait envisageable.

D. DE PLAIGE – Qui nous disait récemment, lequel de vous deux dans les heures qui ont précédé, que la Terre était le mauvais élève ? Je crois que c'est Alain Kremski.

M.-T. DE BROSSES – Ah ben ! la Terre est le mauvais élève, ça se voit dans tous les récits d'enlèvements, alors là, vraiment ! D'abord les contactés, bien avant les enlèvements, l'époque des grands contactés, Fry, etc., aux États-Unis, Menger et compagnie. Les extraterrestres disaient toujours, parlaient du péril nucléaire, du fait que nos expériences mettaient en péril non seulement notre planète mais toutes les autres, hein, par l'interdépendance universelle.

Et après ça, on a vu ce scénario se propager de façon extraordinaire dans les récits d'enlèvements, où au début les enlevés étaient tous porteurs d'un message, et le message était : arrêtez ! Et les abductés sont quand même, enfin les abductés de la bonne époque que je considère être celle d'il y a vingt ans, plus du tout celle de maintenant. Un retour à l'écologie, une dénonciation totale de toute la recherche du nucléaire et, pour bien marteler, ancrer le message dans le cerveau des abductés, la plupart du temps quand ils sont dans le vaisseau, on leur fait assister à des spectacles hallucinants de destruction de la planète soit par la sécheresse – et j'ai eu beaucoup de récits d'abductés, mais il fallait les voir pendant les séances de régression, en proie à une panique incoercible en décrivant l'étendue de la planète totalement désertique, fissurée, vous savez, craquelée comme les déserts sur lesquels il a plu et qui sont fissurés – ou d'inondations, ou de Terre complètement ravagée où la végétation ne pousse plus.

Et ça, ce n'est pas un ou deux cas, il y en a énormément, ils ont eu le cerveau lessivé avec ce genre de message-là. Ce qui fait qu'ils sont tous très écolo. Mais curieusement, ce sont des grands fumeurs !

D. DE PLAIGE – Alain Kremski, il m'a semblé que cet ange manifesté dans ta chambre, en fait visait ton salut personnel, venait raboter l'ego, il était plutôt tourné vers Alain Kremski en transformation plutôt que d'apporter un message planétaire.

A. KREMSKI – Didier, comme j'aimerais bien te croire ! Comme j'aimerais croire qu'un ange soit venu s'occuper personnellement de mon salut ! Non non, c'est une vision, qui reste étrange, dans un moment particulier de ma vie. Je n'en tire aucune interprétation, mais la vision était tellement belle que là j'ai pas besoin de régression hypnotique, pour ça, hein, la vision était telle... là j'en ai encore la chair de poule, je le revois devant moi comme s'il était là, à la seconde, et c'était tellement beau, il y avait une telle noblesse... J'ai rien d'autre à dire. C'était une vision. Mais je ne mets pas ça en rapport avec les Ovnis, par contre.

M.-T. DE BROSSES – Oui, mais ce qui me frappe beaucoup, c'est que tu dis qu'après ça ta vie a changé.

A. KREMSKI – Hum. Hum.

M.-T. DE BROSSES – La vie des êtres change lorsque quelque chose se passe de l'extérieur, ou une rencontre par un livre – un livre peut vous changer, il y a une phrase –, ou une rencontre de quelqu'un dans la rue. Il y a quelque chose qui se passe. On ne change pas à la suite d'un fantasme ou d'une imagination, c'est pas vrai. C'est pour ça que c'est très intéressant, dans le dossier des enlevés, ceux qui vous racontent des récits qui ne correspondent à rien, ils y croient ou ils n'y croient pas, ils essaient de vendre leur salade ou non. Et puis ceux qui ont vraiment vécu quelque chose et dont la vie change. Moi je suis obligée de dire que les cas que je prends le plus au sérieux, ce sont les gens dont la vie a été totalement modifiée à partir de cette expérience.

D. DE PLAIGE – Ça, ça nous ramène au cas d'Alain Kremski, à en juger par...

M.-T. DE BROSSES – Au niveau où j'en suis avec lui... je ne veux pas me prononcer trop, mais c'est quand même intéressant, hein. Parce que j'ai trop vu de gens devenir d'un seul coup surdoués en dessin, surdoués au point de vue intellectuel – je crois que j'ai déjà parlé ici à cette radio d'un enlevé qui était chauffeur d'autobus à Los Angeles, qui était d'origine portoricaine, et qui a la suite de ses enlèvements (il travaillait dans des conditions effroyables, méprisé, etc.) a fait des études de mathématiques, mais poussées au niveau de l'Agrégation de mathématiques, dans un milieu socioculturel totalement défavorisé, n'ayant jamais eu accès à des écoles. Enfin, il savait lire, il avait... Bon, très bien, mais c'était tout. Et ce type maintenant fait de la recherche en mathématique.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

M.-T. DE BROSSES – Il s'est quand même passé quelque chose, on ne change pas comme ça à 42 ans, quand on est surdoué on n'attend pas 42 ans pour changer. Il a eu quand même un accélérateur.

Il semblerait bien qu'Alain Kremski ait eu un petit coup d'accélération, sinon il ne serait qu'un pianiste très doué au lieu d'être le musicien qu'il est.

A. KREMSKI – C'est-à-dire quelque chose a changé après la vision des trois entités en 68. Mais après cette vision de l'ange, non.

M.-T. DE BROSSES – Ah ben oui, mais c'est à vous de travailler, mon vieux, hein !

Tous – (rires).

A. KREMSKI – Est-ce qu'on pourrait écouter une petite musique ?

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – Puisqu'on a parlé quand même de choses graves, j'écouterai bien une chanson de la maquette de cette chanteuse que j'ai apportée, qui s'appelle Mad, Mad Mahé, qui chante des fois avec Higelin, et... prends un titre où il y a le « long amour » ...

D. DE PLAIGE – Parce qu'on est très tendus, oui...

A. KREMSKI – C'est une jeune femme qui habite l'île Saint-Louis, très très douée...

M.-T. DE BROSSES – Mais elle a édité des disques, et là c'est une maquette...

A. KREMSKI – Non non, elle n'a pas encore édité de disque, et je trouve que justement, quand je suis venu avec des musiques de bols tibétains, des bols du Japon, Dominique Bertrand, les musiques de Gurdjieff pour piano et tout ça...

ALEXANDRE – C'est « Accroche-cœur », c'est ça ?

A. KREMSKI – Voilà, « Accroche-cœur ». Et je trouve que c'est un peu... Bon, je ne sais pas si tu connais les chansons de Vanina Michel, ou bien de Carla Bruni... Et c'est dans la même sensibilité, c'est dans la même poésie, et je crois qu'il faut aussi des fois, c'est bien pour cette antenne de faire entendre des choses qui vont être une découverte parce qu'on ne les connaît pas du tout.

M.-T. DE BROSSES – Mais elle va être éditée ?

A. KREMSKI – J'espère. Après ce passage à la radio, j'espère !

M.-T. DE BROSSES – Tout le monde sait que nous sommes une plateforme de lancement, ici !

(Accroche-cœur)

D. DE PLAIGE – Donc parrainée en quelque sorte par Alain Kremski, cette chanteuse...

A. KREMSKI – Mad Mahé...

D. DE PLAIGE – ...qui n'est pas encore produite.

A. KREMSKI – Enfin, « parrainée », c'est un grand mot. C'est une fille qui a quelque chose de mystérieux, elle a un petit côté Charlotte Rampling, comme ça, quand on la croise dans l'île Saint-Louis. Alors parce que je t'écoute très souvent dans cette radio, et que c'est un espace de liberté, c'est bien de temps en temps qu'une petite rencontre comme ça se passe. Tu vois, là, on était tous en train de sourire dans le studio, il y a eu un petit moment comme ça de bonheur, voilà.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – J'espère qu'elle nous écoute en ce moment.

D. DE PLAIGE – J'aimerais que Marie-Thérèse de Brosses, avant qu'on aborde le troisième cas présenté par Alain Kremski, la vision d'Ovnis en forme d'objets, si j'ai bien compris, « tôle et boulons », dans le domaine des abductions dont Marie-Thérèse de Brosses est spécialiste, je relisais récemment, Marie-Thérèse, le cas de Brooklyn...

M.-T. DE BROSSES – Ah ! le cas de Linda <sup>2</sup>...

D. DE PLAIGE – Oui... Je le trouve merveilleux, ce serait bien de se faire plaisir et de nous en donner ce récit.

---

<sup>2</sup> Linda Cortile, alias Linda Napolitano, étudiée par Budd Hopkins.

M.-T. DE BROSSES – Ah ! Linda, c'est un cas tellement complexe et tellement compliqué, c'est devenu une très très bonne amie, d'ailleurs, Linda.

Alors une jeune femme, qui se définit comme une bonne démocrate aux États-Unis, qui est chez elle, et puis au moment où elle va se coucher, son mari est déjà couché, elle a deux enfants qui dorment dans leur lit à côté, elle se sent... je sais plus exact... je me souviens plus exactement les détails. Dieu sait que je la connais et j'ai publié son cas très en détail... Enfin, elle se sent agressée et elle voit... elle voit des petits êtres dans sa chambre, et ne sachant... Elle hurle pour appeler son mari, et son mari dort dort dort, ça c'est un grand classique...

D. DE PLAIGE – Impossible à réveiller, oui.

M.-T. DE BROSSES – ...des abductions : quand l'abduction se fait dans une chambre à coucher, ou même dans une voiture, enfin devant témoin, et qu'il y a un sujet qui est visé, il ne peut absolument pas prévenir l'autre, comme si l'autre entrait... il devient une pierre, il entend plus, etc. Donc le mari continue à dormir, et Linda, paniquée, ne savait pas quoi faire ; la seule chose qu'elle trouve, la pauvre, qui était déjà en chemise de nuit parce qu'elle s'apprêtait à se coucher, prend son oreiller, le jette sur la créature, et au moment où elle jette cet oreiller sur la créature, elle se dit : *Mais mon Dieu c'est de la folie, il va me punir, il va être furieux...* Et puis elle ne se rend plus compte de rien, et elle se réveille dans son lit. Elle a l'impression qu'il s'est passé quelque chose de bizarre, elle est affolée, son mari dort et elle va tout de suite dans la chambre de ses enfants, et là ses enfants sont morts (?), dans leur lit. Elle est épouvantée – ça, c'est le récit de Linda – elle essaie de réveiller ses enfants, qui ne se réveillent pas, et elle a ce réflexe invraisemblable (moi j'y aurais pas pensé, je dois avouer) de prendre un miroir pour le mettre devant le nez des enfants pour voir s'il y a de la buée, s'ils respirent encore. Les enfants respiraient encore, tout ce petit monde revient à la vie (?). Et Linda est très perturbée et elle va rencontrer Budd Hopkins, qui est le grand spécialiste des régressions – qui était moins connu à cette époque-là –, et Budd lui dit : *Bon, ben, écoutez, très bien...* Il écoute son cas, et puis il prend des notes sur une fiche. Pour lui c'était un cas comme cent. Il en avait plein ses cartons à chaussures – à l'époque, il y avait quand même beaucoup de cas.

Alors Linda fait partie du groupe d'abductés auquel Budd Hopkins se consacre très généreusement, parce que je précise qu'il fait tout gratuitement, ça c'est un critère également, les gens qui veulent se faire payer pour ça, c'est absolument pas correct, et Budd Hopkins fait ça gratuitement et il a même sacrifié sa carrière de peintre, et de grand peintre, à cette recherche sur les enlèvements.

Et puis il arrive une autre aventure bizarre à Linda. C'est une jolie fille, elle trouvait qu'elle avait une bosse sur le nez qui ne lui plaisait pas, elle voulait plus ou moins se faire opérer, enfin... Elle va voir quelqu'un qui lui prend une radio du nez, qui lui dit : *Mais vous avez déjà subit une opération !* Et à la radio, on s'aperçoit qu'elle a dans le nez quelque chose d'absolument insensé, c'est très visible à la radio, comme un petit tortillon métallique qui apparaît très visiblement à la radio. Alors Linda se demande ce que c'est, elle n'a jamais eu d'accident ; elle demande à ses parents – elle n'a jamais été opérée...

Je vais essayer de vous raccourcir ce cas, parce qu'il est très très long... Ça reste un petit peu dans le statu quo jusqu'au jour où, dans son courrier, Budd Hopkins reçoit la lettre d'une femme qui lui dit : « Écoutez, vous allez me prendre pour une folle, mais tel jour, à telle heure, je passais sur le pont de Brooklyn, je rentrais d'un déjeuner... d'un dîner avec des amis, et ma voiture est tombée en panne, ma voiture a calé, et j'ai vu un immeuble qui était totalement illuminé – j'ai cru qu'on tournait un film. Et puis j'ai bien regardé de près, et j'ai vu – c'était évidemment du cinéma –, j'ai vu qu'il y avait des êtres qui sortaient par la fenêtre, et j'ai très bien vu comme une femme en chemise de nuit blanche suivie de trois petits êtres...

D. DE PLAIGE – Entraînés par un rayon lumineux...

M.-T. DE BROSSES – ...Entraînés par un rayon lumineux, qui ont été comme happés par un Ovni qui s'est envolé et qui a plongé, un peu plus loin, dans l'Hudson River. Et à ce moment-là ma voiture a remarqué ».

Et Budd se dit : mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Cette date me dit quelque chose...

Et il regarde : la date correspondait à celui de l'enlèvement présumé de Linda.

Mais c'est pas tout. Il y avait également sur une sorte d'autoroute qui longe l'Hudson River, il y avait évidemment des voitures, parce que le témoin, cette femme qui était sur le pont, dont le moteur était tombé en panne, disait que *toutes* les voitures étaient en panne. Or, on n'avait aucun témoignage de voiture en panne, rien du tout. Il y a une explication mais ce serait trop long, je n'en parlerai pas ici, hein, pour ces soi-disant...

D. DE PLAIGE – On en parlera à l'automne, en présence de Budd Hopkins.

M.-T. DE BROSSES – Ah oui, voilà. C'est ça. Et il reçoit une lettre de deux hommes, qui lui disent : « Nous ne pouvons pas vous dire qui nous sommes, nous sommes des agents de police, nous étions sur l'Hudson River quand notre voiture est tombée en panne, et pour passer le temps on a pris les jumelles pour voir, et à un moment on a regardé un immeuble on a vu sortir par la fenêtre, lévitant complètement, une femme en chemise de nuit blanche, avec des petits êtres qui sont rentrés ben dans un Ovni, ça a l'air idiot, qui s'est envolé et qui a plongé dans l'Hudson River. Et on ne pouvait rien faire, et donc cette femme a été enlevée, elle a été noyée... ». Enfin, ils avaient l'air très agités, et ils ne voulaient pas donner leur adresse à Budd. L'histoire s'est développée très très longtemps, on sait maintenant qui sont les personnages. Mais avec moi Linda est absolument formidable...

D. DE PLAIGE – On peut préciser, Marie-Thérèse de Brosses, pour les personnages : il s'avère qu'ils étaient gardes du corps d'un homme politique de premier plan, Pérez de Cuéllar<sup>3</sup>, secrétaire général des Nations Unies. Il a reçu Budd Hopkins, ils se sont entretenus longuement, mais il a refusé de témoigner publiquement, en raison de sa stature, si on peut dire. Ou de son manque de courage, ce qu'on peut dire aussi.

M.-T. DE BROSSES – Enfin, c'est une histoire très compliquée, qui a eu 27 témoins – non, maintenant on en est à 29 témoins –, enfin c'est une histoire très compliquée, et Linda avec beaucoup d'humour, parce qu'elle a eu des histoires absolument insensées et très longues et à répétition, me dit : « Eh bien, écoutez, quand je pense, Marie-Thérèse, tel que tu connais des abductés qui depuis ont des dons de dessin absolument extraordinaires, qui font des guérisons, moi la seule chose qu'ils me font, ils m'emmènent sur les plages de sable et... ». Enfin, c'est une histoire trop longue, trop complexe à raconter ici, mais qui est absolument fabuleuse.

D. DE PLAIGE – On aura noté au passage que rendez-vous est pris pour l'automne prochain avec Budd Hopkins, de passage en France. On le recevra ici à ce micro.

Tournons-nous à nouveau vers Alain Kremski. Cette troisième manifestation, alors il s'agissait apparemment de « tôle et boulons », d'Ovni.

A. KREMSKI – Alors là, c'est extrêmement différent. J'habitais à l'époque, j'avais un appartement qui était tout en haut d'un immeuble dans l'île Saint-Louis, et il s'est passé une chose, mais bon, Marie-Thérèse va me dire que c'est encore lié à une femme – une jeune femme qui avait vécu avec moi pendant trois ans et qui était partie. Et donc j'étais – comme toujours après toute rupture, on est un peu triste – et j'étais au bord de la fenêtre en train de regarder le ciel, vers 9 heures 9 heures et demie le soir, et d'un seul coup... Il faut dire que j'avais une fenêtre avec une vue à 180 °, hein, sur les toits de Paris, et j'ai vu au loin à droite, trois disques qui était en forme de triangle – en *formation* de triangle, trois disques dorés. C'était très très beau comme vision. Qui ont traversé le ciel de manière absolument régulière, silencieuse et horizontale, de l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, jusqu'à disparaître. Or, ce qui est assez étrange, c'est que ça m'est souvent arrivé de suivre un hélicoptère ou un avion, qui met très très longtemps, avec le clignotant, à traverser tout l'espace. Tandis que là ça a mis à peu près 20 secondes. Et j'ai compris quelque chose dans la psychologie, qui peut échapper aux gens quand on est confronté à un phénomène ovni ; j'ai trouvé ça... c'était fascinant, et il y a deux pensées qui m'ont traversé l'esprit : il y a une intelligence et il y a un but. Après quoi, j'ai été me coucher et pendant huit jours j'ai complètement occulté. D'autant plus, j'avais déjà dit en téléphonant un jour à l'émission, fasciné depuis l'enfance par les Ovnis, tu penses bien que chaque fois que j'étais chez des amis ou en vacances à la campagne, en Bretagne ou en Provence,

---

<sup>3</sup> Le Péruvien Javier Pérez de Cuéllar fut secrétaire général de l'O.N.U de 1981 à 1991.

dans une chaise longue sous un ciel étoilé en train de rêver à 3 heures ou 4 heures du matin, je me disais, moi qui sens qu'il se passe quelque chose là : Ah, ça serait chouette d'en voir un ! J'en ai jamais vu.

Par contre, c'est évident qu'en plein ciel de Paris, je ne m'attendais pas du tout à en voir. Et je me rappelle une histoire : une amie, qui a une cinquantaine d'années, et quand je lui ai parlé de ça, elle m'a dit : *Eh bien, tu sais, un jour j'étais enfant et j'étais avec ma mère sur un balcon, dans un immeuble en Provence, et il y a une énorme soucoupe qui est apparue flottant à quelques dizaines de mètres du balcon – avec, bon, toutes les descriptions habituelles qu'on... – elle me dit : Ma mère m'a pris par le bras, m'a rentrée dans la chambre, m'a interdit d'en parler à qui que ce soit, et a fermé les volets. Et elle m'a dit : Maintenant, ma mère est morte, et jamais je n'ai pu parler une seule fois avec elle de ça.*

D. DE PLAIGE – Ah oui ? Toujours l'esquive...

A. KREMSKI – Oui. Ou le refus absolu. Et là je me suis dit : mais comment ça se fait que quelqu'un d'aussi passionné pour les Ovnis que moi, pendant huit jours je n'y ai plus pensé ? Et puis le neuvième...

D. DE PLAIGE – Oui, Marie-Thérèse ?

M.-T. DE BROSSES – Ça c'est très fréquent.

A. KREMSKI – Et le neuvième jour, je me suis réveillé en disant : Mais non de Dieu ! j'ai vu des Ovnis ! Voilà. Et ça alors, je dois dire que c'était... ce que je peux dire, en tout cas, à la distance où c'était, c'étaient au moins des trucs qui faisaient 100, 150 m ou 200 m de diamètre, et c'était d'une beauté extraordinaire. Je me suis retrouvé un jour dans un colloque avec Michel Cazenave et quelques physiciens, mathématiciens, et il y avait Dominique Proust, qui est astrophysicien à Meudon, qui m'a dit : « Mais tu sais, il y a beaucoup de lasers, il y a beaucoup d'hologrammes, il y a beaucoup de projections, tu as peut-être vu un truc comme ça... ». Je laisse la porte ouverte au fait que c'était peut-être pas forcément des Ovnis, mais à mon avis il y avait neuf chances sur dix que ce soit des Ovnis. Et en plus, ce qui était assez extraordinaire, c'est qu'il n'y avait pas de nuages dans le ciel et que ça ne s'est pas déformé une seconde en traversant le ciel. Et je pense que si ça avait été une projection laser, de l'extrême droite à l'extrême gauche sur plusieurs kilomètres quand même, j'aurais vu une déformation.

M.-T. DE BROSSES – Est-ce que tu as pensé à noter la date ?

A. KREMSKI – Je n'ai pas du tout pensé à noter la date. C'est bien après que j'ai parlé avec des gens, alors ils ont cherché, tout le monde m'a dit « non non, on n'a jamais entendu parler de ça, on n'a rien vu au-dessus du centre de Paris ».

M.-T. DE BROSSES – Moi, ce qui m'intéresse, c'est ton mutisme. C'est une chose que j'ai très souvent rencontrée avec les témoins, et c'est une chose à laquelle j'ai participé. Un soir j'étais dans le Nouveau-Mexique où je travaille du côté de Santa Fe, et dans une maison avec des chercheurs, des gens un peu pointus, et je voulais fumer une cigarette, hein – en Amérique c'est pas très bien vu –, donc je suis sortie dans la nuit pour fumer une cigarette. Et je suis assise devant le ciel du Nouveau-Mexique qui est un lieu où il y a quand même pas mal d'Ovnis, c'est vrai. Je pensais pas du tout à ça, on passait une soirée agréable et on faisait de la musique ensemble, et il y a une fille qui vient s'asseoir à côté de moi – elle, elle fumait un joint, moi je ne fume pas de joint, mais enfin elle, elle fumait un joint, ça n'a rien à voir –, et à un moment je vois une lumière, je croyais que ça allait être une étoile filante et puis l'étoile arrête de filer, elle s'arrête dans le ciel, elle grossit elle grossit, et elle expulse trois objets lumineux, l'un à droite l'un à gauche et l'autre qui descendait verticalement, qui se sont livrés à un véritable ballet et puis qui ont rejoint ce qu'on appelle le vaisseau-mère, lequel est parti à toute vitesse.

Et cette fille qui fumait un joint à côté de moi me pince, mais vraiment, et me dit : *Est-ce que tu vois ce que je vois ?* Et je dis : *oui*. Et pour vous dire que l'observation était longue – je n'ai pas pu la



minuter parce que j'avais malheureusement une montre sur cadran noir, et on ne voit absolument pas l'heure dans la nuit –, elle a eu le temps de revenir à la maison et de ressortir avec onze personnes (donc on étaient treize en tout) qui ont assisté à la fin du phénomène.

Bon. Tout le monde secoué, et quand on est revenu à la maison personne n'en a parlé. Moi je reconnais que j'avais envie d'en parler, mais je ne voulais pas. Le lendemain personne n'a évoqué ce cas. Je n'en ai parlé qu'il y a deux ans par mail à cette fille pour préciser les détails, parce que je vérifiais mon journal.

Et ça, très souvent, je l'ai remarqué. Vous avez des gens qui voient quelque chose, qui en parlent qui en parlent... Dans les cas d'enlèvement, c'est la même chose. Ils vivent... J'ai un cas formidable dans une voiture, de deux garçons qui sont sur la route, ils se rendent compte qu'ils ont sommeil et ils se couchent, l'un sur la banquette avant, l'autre sur la banquette arrière. Celui de la banquette arrière est « enlevé » – enfin entre guillemets, hein, mettons toujours des guillemets de prudence –, mais celui qui est sur la banquette... l'autre banquette est réveillé, voit un phénomène lumineux. Le phénomène lumineux disparaît ; il se retourne : son copain n'est plus là. D'une façon tout à fait bizarre, il s'étend à nouveau, il s'endort – alors que son copain, au bord d'une route complètement déserte, disparaît dans la nuit, l'autre se recouche et s'endort !

Ils n'en ont pas parlé pendant deux ans ! Voilà, c'est tout ce que je peux vous citer comme exemple, mais je trouve ça assez clair.

D. DE PLAIGE – Alors pour boucler le chapitre Ovni, je vous invite à un débat de ce que chacun d'entre vous suppose être la nature, l'origine, le but. Parmi les différentes hypothèses, quelle est celle, Alain Kremski, qui retient davantage ton attention ?

A. KREMSKI – Alors par rapport à une émission quand même qui est sur les Ovnis, maintenant ma position c'est de dire : attention, je suis monsieur Tout-le-monde, hein, je suis l'homme de la rue. Après avoir gardé le silence sur cette vision, à un moment donné, bien longtemps après, c'est plus fort que moi, j'ai commencé à en parler autour de moi, en particulier dans des dîners sympatiques, des dîners parisiens où on est avec un certain nombre de gens. Et c'est maintenant que j'en parle beaucoup, tout simplement parce que je suis mais stupéfait de la résistance et de la négation de la plupart des gens que je considère pourtant comme cultivés, intellectuels, sensibles, ouverts, des gens qui n'ont jamais étudié quoi que ce soit, qui te disent en plein dîner : *Mais écoute, comment tu peux croire un truc pareil. Il n'y a jamais eu de preuve, on n'a jamais rien vu euh...* Bon. Et je me dis, c'est quand même extraordinaire ! Je veux dire, la moitié de la France en ce moment est en train de se demander si Zidane va revenir dans l'Équipe de France, mais le fait de penser simplement, sans attendre une révélation, sans attendre quelque chose de gens qui viendraient nous délivrer de problèmes que, nous, nous ne sommes pas capables d'affronter, hein, et on en a souvent parlé à Radio *Ici & Maintenant!* : la destruction de la planète, des forêts, l'écologie, etc., moi simplement, en tant qu'être humain, je me dis que le fait que, peut-être, des civilisations extraterrestres visitent la Terre et pourraient rentrer en contact avec nous, sans attendre quoi que ce soit de merveilleux ou je ne sais pas quoi, c'est quand même quelque chose d'assez fascinant pour qu'au moins on essaie d'aller voir. De prendre des bouquins, de s'intéresser non pas aux rumeurs, aux émissions de télévision avec le psychologue du coin, le sociologue qui va vous parler de la rumeur de je ne sais pas quoi, de psychanalyse, de psychose de masse, mais moi ça m'intéresserait de parler avec quelqu'un comme Velasco, parce qu'effectivement j'ai lu son livre, « *Ovnis, l'évidence* », et que ça m'intéresse de parler avec quelqu'un qui pendant 30 ans a été sur le terrain, et a donc des éléments en tout cas objectifs. Et donc je dis simplement : voilà, moi c'est un problème de civilisation, je trouve que, alors sans attendre quelque chose qui soit de l'ordre mystique ou le messie, il y a toujours un énorme espoir de penser qu'une civilisation plus avancée que la nôtre, donc, on peut espérer, des gens moins crétiens et qui ne soient pas forcément dans la guerre et dans l'autodestruction, visitent la planète. C'est une rencontre, c'est quelque chose qui est de l'ordre du merveilleux, mais du merveilleux concret, et je ne comprends pas pourquoi il y a cette espèce de négation, de refus absolu même de pouvoir une seconde envisager le problème.

Et c'est pour ça que plus je me trouve en face de ce refus qui est complètement irrationnel, et plus j'ai envie de dire aux gens : écoutez, je n'ai pas la vérité, je n'ai aucun élément pour dire que ça existe ou que ça n'existe pas, mais ça mérite d'aller y voir.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – Je suis très étonné de ce refus, qui me semble quand même... enfin, des pôles d'intérêt, parce que quand on voit tout ce qui se passe dans la presse. On va parler du Loft, de Star Academy et de je ne sais pas quoi, on va dépenser des millions, et c'est quand même fascinant de savoir s'il y a des extraterrestres qui nous visitent. Je ne sais pas, c'est fou, quand même !

D. DE PLAIGE – Peut-être l'opinion publique, dans son énorme majorité, est sidérée, dans un état de sidération par, justement, l'hypnose collective des grands médias qui n'ont pour seul instrument d'hypnose que les Zidane, ou les comiques, ou la Star Academy ?

A. KREMSKI – Oui, mais alors justement, là, je voudrais poser une question un peu à Marie-Thérèse, parce que l'impression que j'ai, quand on regarde par exemple euh... on est tout le temps dans le monde de la dualité, et j'ai l'impression que c'est... est-ce que c'est quelque chose qui est vraiment propre à la France ? Je me souviens, beaucoup de politiques avaient analysé ça. En 45, après la guerre, de Gaulle s'est retrouvé confronté à d'un côté des gens qui avaient appartenu à Vichy, et de l'autre des gens qui avaient appartenu au Parti Communiste. Il a été obligé, avec une certaine intelligence, de faire 50-50, c'est-à-dire de donner... on avait quand même besoin même des gens qui avaient été compromis dans le régime de Vichy, on avait besoin qu'ils soient là pour continuer à donner une ossature à l'administration, et puis il y avait tout ce poids des résistants du Parti Communiste. Et j'ai l'impression que 50 ans après, ce clivage 50 à gauche 50 à droite, 50 oui 50 non, se retrouve. C'est-à-dire qu'on est toujours, en France, confronté à ou bien il y a des gens qui nient absolument, mais d'une manière, avec une mauvaise foi éhontée, en profitant des trucs bidons et tout ça pour faire des amalgames et pour détruire tout ce qui peut être vrai, et puis de l'autre côté il y a tous les illuminés béni-oui-oui qui sont prêts à croire n'importe quoi. Et y a pas ce sens de la mesure qu'on pourrait attendre d'un pays comme la France, c'est ou tout ou rien. Il n'y a jamais entre les deux.

D. DE PLAIGE – Oui. Alain Kremski, en tant qu'auditeur, entre autres, de la radio, tu n'as pas manqué d'observer qu'une intervention, disons téléphonique ou celle d'un invité, qui sonne de manière extrêmement pertinente, finalement risque de laisser l'auditoire complètement insensible. Les téléphones sont libres, rien ne se passe. Un temps plus tard, les téléphones sont toujours libres, quelqu'un lance un sujet plaplat, sans grandes conséquences, tout le monde va s'engouffrer, et c'est comme si l'invité ou l'intervenant précédent, que les gens, je pense, intelligents, pertinents auront remarqué, celui-là sera passé inaperçu. Parce que l'évidence qu'il apporte est sans doute indigeste, trop forte pour l'état de préoccupation ambiant. C'en est peut-être un peu de même pour l'évidence Ovni. Marie-Thérèse ?

M.-T. DE BROSSES – Je vais intervenir très brièvement, parce que cette émission est consacrée à Alain et je tiens à ce que ce soit lui qui ait la vedette, donc j'interviens juste puisque tu veux... Moi, je verrais une triple explication. Il y a un rejet viscéral, et qui prend une tournure de rejet passionnel vis-à-vis du dossier Ovni. Et c'est ce phénomène de rejet qui devrait nous interpeller, parce que ça montre bien à quel point le sujet Ovni nous concerne à un niveau beaucoup plus profond qu'il n'en a l'air. Sinon, il n'y aurait pas ce déni totalement ridicule, il faut bien le dire, parce que quand on étudie un petit peu le dossier, il y a maintenant des preuves qui sont là, et ces preuves elles ne peuvent pas se laisser montrer, parce qu'on les refuse avant même, tellement c'est un phénomène dérangeant. Donc il y a le côté d'abord, je dirais, passionnel.

Ensuite – alors là je suis désolée, je vais taper sur mon propre camp –, il y a l'exécrable situation de l'ufologie mondiale. Et c'est particulièrement visible en France, hein. Il n'y a pratiquement plus d'ufologie, les gens ne veulent plus faire des enquêtes. Et Velasco, avec beaucoup d'honnêteté, parce qu'il faut dire qu'il a mis beaucoup d'eau dans son vin, enfin il s'est amélioré dans la communication, quand même, disait à quel point il était important de se confronter aux témoins. On vit une époque, maintenant, où les gens se contentent de surfer sur le Net, où on publie absolument n'importe quoi, ça n'a aucune importance, où on médiatise des choses totalement folles... Je ne prends qu'une seule imposture, dont tout le monde sait que c'est une imposture, c'est l'histoire de Raël, pour ne prendre qu'un cas par Mimile. Mais malheureusement, quand il y a des affaires qui sont totalement bidon et

totalelement médiatisées, ça fait le plus grand tort à ceux qui veulent vraiment chercher, parce que le terrain est déjà piégé partout.

Et puis il y a une frilosité – dont vous parlait Greer récemment – une frilosité de la presse. Moi j'ai bien vu lorsque j'étais à *Match*, j'étais la seule qui parlais d'Ovnis, parce que ça m'a toujours intéressé et que je considérais qu'il fallait surtout fuir le sensationnalisme et affronter sérieusement ce dossier. Mais j'étais j'allais dire même un « ovni » à l'intérieur de la presse, parce que vraiment c'était tellement curieux cette fille qui avait une formation philosophique qui se passionnait tellement pour les Ovnis... Le rejet de la presse, qui ne veut pas voir le véritable dossier. Et vous donnez le véritable dossier à la presse, il ne sera pas étudié, vous comprenez.

Alors avec ces trois mauvaises casseroles à la queue, si je peux dire, eh bien, l'ufologie est mal partie, et le désir de comprendre le phénomène.

Et puis, dernier point, c'est que le phénomène Ovni – je le dis exprès, hein, « le phénomène Ovni » avec tous les dossiers qu'on peut y greffer – est tellement pestiféré que les scientifiques ne veulent pas trop s'y mouiller parce qu'ils risqueraient de perdre leur crédibilité. Vous avez des gens qui sous le manteau s'y intéressent et qui officiellement disent : tout ça, billevesées... Alors sortez-vous de cette quadrature du cercle !

Mais moi je pense qu'il faut vous dire c'est que la cas d'Alain, moi j'aimerais savoir pourquoi est-ce que, Alain, comment est-ce que tu as été d'abord tellement intéressé et pourquoi, par le phénomène Ovni, parce que c'est pas par hasard, en général, qu'on est... qu'on tombe dans cette soupe-là.

A. KREMSKI – Depuis l'enfance.

M.-T. DE BROSSES – Mais comment depuis l'enfance ?

A. KREMSKI – Ben, comme si pour moi c'était évident. C'est évident, ça fait partie de ma vie, c'est évident. C'est comme si je reconnaissais quelque chose. J'ai eu des choses qui m'ont... ça je crois que des poètes, des musiciens peuvent me comprendre. Il y a des lieux où j'ai été jouer ; j'ai été jouer en Chine, j'ai fait une tournée en Chine – la Cité Interdite, je suis passé : je suis rentré dans la Cité Interdite, *j'étais chez moi*. Comment est-ce qu'on peut expliquer cette évidence ? Mais j'étais chez moi d'une manière forte, hein, c'est-à-dire je savais qu'au bout de telle allée il y avait une petite pagode sur la droite, je savais qu'il allait y avoir un petit mur comme ci, un petit mur comme ça... Ça m'est arrivé dans des lieux de dire : je suis chez moi, je les connais. Alors on peut tirer toutes sortes de conclusions romantiques, karmiques, bouddhistes, réincarnation, reconnaissance, hallucination, tout ce qu'on veut, il y a des choses qui sont évidentes, on les reconnaît, on les retrouve.

M.-T. DE BROSSES – Oui, mais tout le monde a le droit de se tromper, même dans ces évidences, on peut reconnaître... on peut reconnaître l'erreur.

A. KREMSKI – Oui, mais là c'est... quand on sait au niveau architectural où sont les choses, c'est quand même un peu troublant.

D. DE PLAIGE – À ce point là ?

A. KREMSKI – Ah oui ! Oui. Ah oui ! Il y a une joie, il y a une joie même du corps, de... J'ai eu la même chose à la Villa Médicis : quand je suis arrivé à la Villa Médicis, je la connaissais par cœur. Je n'y avais jamais été.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – Donc ce genre de chose...

D. DE PLAIGE – Alors peut-être pour l'attrait Ovni, en réponse à la question de Marie-Thérèse de Brosse, et pour ceux qui ont pris l'émission en cours, il faudrait peut-être, pour l'expliquer, revenir à ce temps manquant en forêt à l'âge de 10 ans. Peut-être qu'Alain Kremski n'est pas revenu

entièrement conforme à celui du départ, quatre heures avant. Peut-être qu'il n'est pas revenu tout seul, peut-être qu'il a intégré une connaissance à cette occasion...

A. KREMSKI – Ce serait m'attribuer trop de... pff ! trop d'importance que de dire ça. Il y a eu un trou de quatre heures, mais bon... Non, je crois que ce serait prétentieux de dire autre chose que de constater ça. Bon, maintenant, depuis l'enfance j'ai toujours eu un goût pour les contes de fées, pour le merveilleux, pour... Comme beaucoup de musiciens, je veux dire. Non, je ne peux pas en tirer de conclusions.

Ce que je pense simplement – alors ça, c'est en tant que lecteur aussi, je me suis intéressé à beaucoup de livres, beaucoup de choses –, quand on lit les livres sérieux, quand on regarde un certain nombre de choses sérieuses, moi j'ai vraiment l'impression qu'il y a déjà eu des visites de civilisations extraterrestres sur la Terre depuis des millénaires. Et si vraiment on décide d'approfondir ça, il y a quand même beaucoup beaucoup de signes, beaucoup de traces, beaucoup de choses.

M.-T. DE BROSSES – Il y a la théorie des anciens astronautes...

A. KREMSKI – Je ne sais pas si c'est une théorie. Quand on voit par exemple les fameuses cartes de l'amiral Piri Reis<sup>4</sup>, ce sont des cartes qui décrivent – oh, je ne sais plus, XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle – les terres avec un aspect de trigonométrie qui ne peut être vu que comme si la Terre... déjà on savait qu'elle est ronde et que c'est vu de l'espace...

D. DE PLAIGE – On voit l'Amérique latine, en particulier...

M.-T. DE BROSSES – Oui oui... qui ont été recopiées et d'ailleurs dont les copies circulaient déjà à l'époque de Christophe Colomb<sup>5</sup>...

A. KREMSKI – Mais qui sont authentique...

M.-T. DE BROSSES – Oui oui, bien sûr. Oui oui, mais ça, absolument... posent une énigme totale qu'effectivement personne ne peut résoudre parce qu'elles dessinent très parfaitement les terres des pôles, et entre autres, quand on les a connues à notre époque moderne, elles n'étaient pas très crédibles parce qu'on n'avait pas la vision des pôles qu'on connaît maintenant où le pôle a été cartographié, survolé en avion, etc., et le contour de ces cartes ne pouvait correspondre évidemment qu'à une vision faite du dessus, et pas par une exploration côtière où par définition il ne pouvait pas y avoir de navigation. C'est qu'effectivement il y a un certain nombre d'objets qui posent des problèmes excessivement déroutants.

D. DE PLAIGE – Oui, ou des objets trouvés dans les Pyramides, que l'on présente comme jouets d'enfant et qui en fait sont des aéroplanes...

M.-T. DE BROSSES – Des sortes des théodolites ou des petits avions, oui.

D. DE PLAIGE – Bien. Alors on clôt le chapitre Ovnis, on va s'intéresser à Gurdjieff dans un court instant. Je laisse le soin à Alex et Alain Kremski de s'arranger pour la pause musicale suivante.

---

<sup>4</sup> Piri Ibn Haji Mehmed (*Reis* signifie amiral).

<sup>5</sup> Il s'agit d'une compilation de cartes de plusieurs origines, dont celles de Colomb. En 1513 et en 1528, l'amiral dessina deux cartes du monde, compilant les données de toute sa collection et, plus tard, écrivit le *Kitab-i-Bahriye* (Livre de Navigation) dans lequel on trouve en plus 215 cartes représentant principalement les rives de l'Atlantique. C'est de cet ouvrage que l'on tient l'ensemble des informations de l'histoire. Il y est dit que non seulement il recopia des cartes de Colomb, mais aussi des cartes datant d'Alexandre le Grand ! Il cite aussi saint Brandan, Nicola Giuvan, Anton le Génois, etc. Il y a aussi des apports de l'expédition de Cabral, qui découvrit le Brésil en 1500 lors d'un voyage vers l'Inde. D'étranges particularités, comme une légende irlandaise écrite en haut de la carte, montre que Piri s'est aussi inspiré d'autres cartes européennes.

ALEXANDRE – Alain va me dire dans quelques secondes quel titre il veut écouter. Revenons sur la musique. Est-ce que ça te fait plaisir, vraiment, en tant que musicien plus de formation classique, de voir maintenant ces nouvelles machines qui depuis quelques années ont partout, on peut faire de la musique sans forcément connaître le solfège, ce qui ne veut pas dire que c'est beaucoup plus facile de faire de la musique, mais la musique se démocratise, et il est possible – je ne parle pas de mixer des morceaux existant déjà, je parle de créer tout simplement, avec un clavier, avec un ordinateur. Ça doit te donner des idées, non...?

A. KREMSKI – Non, parce que, écoute, moi je suis un musicien à l'ancienne, c'est vraiment le papier à musique, la plume, le graphisme...

ALEXANDRE – Justement...

A. KREMSKI – Je pense que toutes ces nouvelles techniques peuvent permettre à des gens qui n'ont pas forcément une grande formation professionnelle de s'éclater et de réaliser des choses, à condition de ne pas se prendre pour Mozart quand c'est la machine qui a fait le boulot. De même que maintenant, quelqu'un qui voudrait faire des plans d'une cité peut avoir l'ordinateur qui l'aide, ça ne veut pas dire pour autant qu'il a un génie ou une vision d'architecte, et je pense que c'est un outil, mais il y a quand même quelque chose par moment, il ne faut pas s'imaginer que cet outil va remplacer l'inspiration, va remplacer le génie créateur, va remplacer tout ça. Si tu veux, il y a aussi des niveaux différents dans les musiques. Bon, je crois que quelqu'un peut se faire des musiques tout à fait excitantes, simples, belles, rigolotes, mais il ne va pas faire le *Sacre du Printemps* de Stravinsky, ou il ne va pas faire *Daphnis et Chloé* de Ravel. Je veux dire que l'important c'est d'être son propre filtre. Voilà. Et de pas compter sur les machines pour être le filtre à sa place. Tout dépend de l'esprit qui anime les choses, bien sûr.

ALEXANDRE – Que va-t-on écouter, Alain ?

A. KREMSKI – Eh bien, je serais assez partisan d'écouter la *Lutte des Mages* dans *Voyage vers des lieux inaccessibles*, musique pour piano de Gurdjieff. Le premier, qui est très très étrange.

ALEXANDRE – Vous êtes à l'écoute de Radio *Ici & Maintenant!!* 95.2.

(Pause)

D. DE PLAIGE – *Ici & Maintenant!!* 95.2. La musique de Gorges Ivanovitch Gurdjieff interprétée par Alain Kremski. Alors on aborde le deuxième volet, la connaissance, la spiritualité. Alain Kremski nous le disait en début d'émission, parmi ses influences, il compte, bien sûr, Gurdjieff, assez mal connu, assez méconnu. Gorges Ivanovitch Gurdjieff, mort en 1949, a influencé beaucoup d'intellectuels au siècle dernier et sa trajectoire se poursuit, Alain Kremski en témoigne.

Gurdjieff est d'un abord assez difficile, sous sa propre plume, dans les *Récits de Belzébuth à son petit-fils* – je crois que c'est la collection de la Pléiade qui en a sorti une bonne édition... Le Rocher aussi, nous dit Marie-Thérèse de Brosses. Mais on peut l'aborder plus facilement à travers son élève Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu*, qui était sorti chez Stock, je crois, dans une édition originale.

Alors Ouspensky traduit assez clairement l'enseignement et les audaces de Gurdjieff. On peut en voir aussi une manifestation, de cet enseignement et du rôle de Gurdjieff, dans le film *Rencontre avec des hommes remarquables*, que la télévision néglige de nous diffuser malheureusement, un film avec Terence Stamp dans le rôle du Prince russe, et qui a été réalisé par Peter Brook. Et d'ailleurs, Alain Kremski a, au cours de sa carrière, collaboré lui-même avec Peter Brook.

Donc beaucoup de raisons pour s'adresser à Alain Kremski dans le cadre de cette émission pour mieux connaître Gurdjieff, quel est son rôle, quelle est son importance et c'est un encouragement à tenter une nouvelle fois de se plonger dans l'œuvre directe, *Récits de Belzébuth à son petit-fils*. Bref, je préfère laisser Alain Kremski poursuivre la trajectoire de ce qu'il a à nous dire à ce sujet, de choisir par quel bout essayer de l'aborder.

Marie-Thérèse, oui ?

M.-T. DE BROSSES – Juste une petite parenthèse avant, pour que les habitués du mardi ne croient pas qu'on quitte totalement le sujet Ovni avec Gurdjieff, je pense que bien sûr Alain va en parler, parce que Gurdjieff parle des Ovnis. Alors surtout, amis ufologues, restez !

D. DE PLAIGE – Voilà. Alors Alain Kremski, beaucoup de questions à trier, dans l'ordre qu'il choisit, c'est un personnage assez considérable, et un sujet extrêmement vaste.

A. KREMSKI – Alors Didier, en pensant aujourd'hui à l'émission, je m'apercevais en fait que la dimension de Gurdjieff, maître spirituel, philosophe, écrivain, chercheur de vérité, est telle que, effectivement, je ne suis pas un spécialiste de Gurdjieff parce qu'être un spécialiste de Gurdjieff voudrait dire avoir compris sa pensée et son enseignement, ce qui n'est pas du tout mon cas. Je l'ai approché surtout à travers la musique, mais là j'avais envie d'avoir un petit peu d'humour et de commencer par le peu que j'ai pu comprendre dans les *Récits de Belzébuth à son petit-fils*. Alors je pensais à une chose, parce que j'ai écouté l'émission récente avec Jacques Lacarrière, avec lequel j'ai souvent travaillé, est-ce que c'est toi qui lui a posé la question : mais est-ce que dans l'organisation du monde tel que Dieu l'a créé, est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche ? Je ne sais pas, il y avait une question comme ça, non ? Quelle était la question ?

D. DE PLAIGE – Non non, c'était une émission de Jean-Claude.

A. KREMSKI – Oui, Jean-Claude, qui avait posé une question comme ça. Est-ce que dans le monde tel qu'il a été créé, est-ce qu'il y a quelque chose qui ne vas pas ? Alors je voudrais d'abord déjà enlever une ambiguïté : le mot de Belzébuth qui a été pris par Gurdjieff, c'est une sorte d'humour, pour faire comprendre que les êtres humains sur la planète Terre prennent souvent tout à l'envers. Bien entendu, il n'y a pas dans ce livre, extrêmement ardu à lire, il n'y a pas un gramme de quelque chose qui serait maléfique ou diabolique ou négatif. Là, dans ce contexte, en fait – si j'ai bien compris –, Belzébuth<sup>6</sup> serait en fait un des espoirs de ce que d'ailleurs Gurdjieff appelle dans ce livre le « saint Soleil absolu », « le dieu », « son immensité toute aimante et tout embrassante ». Enfin bon, Dieu est décrit sous toutes sortes de termes comme ça qui, en eux-mêmes, sont déjà en lumière. Et Dieu a été obligé d'exiler Belzébuth parce que le jeune Belzébuth trouvait que quelque chose dans le monde n'allait pas et que Dieu n'avait pas fait le monde d'une manière parfaite, il y avait quelque chose de travers. Et je crois comprendre, en fait c'est probablement il reprochait à Dieu, dans ce monde, d'avoir créé la souffrance. Il ne parle pas de la souffrance dans le sens d'être maso, mais un certain type de souffrance et de type d'épreuve étant la condition pour qu'il y ait une lutte du oui et du non et qu'une évolution puisse apparaître. S'il n'y a pas ce type de souffrance, il n'y a pas de demande et il n'y a pas d'évolution.

Donc Belzébuth, dans les *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, est donc exilé sur la planète Mars, et de cette planète Mars il a un télescope où il observe un petit peu ce qui se passe dans l'univers, sur différentes planètes, en particulier la planète Terre, et il y a une chose qui est très très belle, c'est que Belzébuth est en fait complètement affligé, avec une énorme compassion, pour le côté absolument triste et grotesque de ce qu'il appelle les être « tricérébraux », qui passent leur temps, contrairement à la plupart des civilisations extraterrestres sur d'autres planètes, qui passent leur temps à se détruire. Voilà. Et là il y a quelque chose déjà... il appelle ça l'horreur de la situation, il y a quelque chose qui est très touchant. Alors ce qui est étonnant dans ce livre, les *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, c'est qu'il y a des descriptions, carrément, comme s'il était là en train de faire un atlas géographique d'autres civilisations, et je vais essayer de vous lire quelques pages.

Alors une chose qui rappelle les Ovnis... Alors il y a eu plusieurs types de vaisseaux, et puis il y a donc le Grand Archange Adouci qui a trouvé un nouveau système, et donc le Grand Archange est maintenant Cariton, son système est appliqué partout.

Le vaisseau sur lequel nous volons en ce moment obéit aux mêmes principes. La construction en est pareille à celle de tous les vaisseaux conçus selon ce système. Toute cette grande invention consiste en un seul cylindre ayant la forme d'un tonneau ordinaire, et le secret de ce cylindre réside dans la disposition des matériaux dont sont faites ses parois intérieures ; ceux-ci sont isolés les uns des autres par de

<sup>6</sup> Beelzeboul, Baal Zebub, « Maître (Baal) des mouches »

l'ambre, et ils ont la propriété, du fait qu'ils sont disposés dans un certain ordre, d'agir sur toute substance cosmique gazeuse pénétrant dans l'espace environnant – atmosphère, air, éther ou quelque autre ensemble d'éléments cosmiques homogènes –, et de la faire se dilater immédiatement. Le fond de ce cylindre-tonneau est scellé avec le plus grand soin ; le couvercle, bien que pouvant être hermétiquement fermé lui aussi, est fixé à des charnières de manière à pouvoir s'ouvrir sous la pression venant de l'intérieur et se refermer ensuite. Or, autre référence, lorsque le cylindre rempli d'air, d'atmosphère ou de quelque autre élément semblable, ces substances sous l'action des parois de l'original cylindre-tonneau se dilatent tellement que cet espace ne leur suffit plus, en s'efforçant de trouver une issue hors de ce lieu trop exigü, elle poussent naturellement le couvercle du cylindre, le couvercle tourne sur ses charnières, s'ouvre, laissant échapper ces substances dilatées et se referme instantanément. Et puisque la nature a horreur du vide, au fur et à mesure que sortent les substances gazeuses dilatées le cylindre-tonneau s'emplit à nouveau de substances fraîches de l'espace qui subissent le même sort que les précédentes, et ainsi de suite, indéfiniment, de sorte que ces substances se renouvellent sans cesse et que le couvercle du cylindre-tonneau s'ouvre et se referme alternativement.

Alors j'ai l'impression par moment que je suis en train de lire quelque chose des livres sur la MHD de Jean-Pierre Petit.

Alors ainsi donc, autre référence, dans les espaces qui n'offrent aucune résistance les vaisseaux actuels tels que le nôtre tombent simplement dans la stabilité la plus proche, mais dans les espaces où se trouvent des substances cosmiques qui présentent de la résistance, ces substances se trouvant soumises quelle que soit leur densité à l'action des parois du cylindre assurent la marche du vaisseau dans la direction voulue.

Alors là, ce qui est vraiment tout à fait intéressant, c'est qu'il dit « les vaisseaux actuels ont encore cet avantage qu'ils peuvent, dans les espaces sans atmosphère, recevoir des impulsions dans n'importe quelle direction et tomber à l'endroit voulu, ce que l'on pouvait obtenir avec les bâtiments du système de saint Vendôme sans avoir recours à des manœuvres très difficiles... »

D. DE PLAIGE – Là, c'est plutôt... là, c'est plutôt du Claude Poher ! Là, sur ce passage...

A. KREMSKI – Oui.

D. DE PLAIGE – ...sur les Universons. Oui, Marie-Thérèse ?

M.-T. DE BROSSES – En quelle année est-ce qu'il a...

A. KREMSKI – Oui, alors il ne faut pas oublier que Gurdjieff est mort en 49 et que le livre était terminé avant.

M.-T. DE BROSSES – C'est ça, oui.

A. KREMSKI – Donc à l'époque, à part l'histoire de...

M.-T. DE BROSSES – De Kenneth Arnold ? C'était en 47, donc c'était bien avant.

A. KREMSKI – Donc c'est quand même extrêmement étonnant. Alors après ça il a d'autres passages, je sais plus très bien où c'est, et c'est pas... ça serait trop long à lire.

M.-T. DE BROSSES – Non, mais il parle d'autorité des vaisseaux, hein.

A. KREMSKI – Voilà. Mais il décrit les êtres qui habitent sur toutes sortes de planètes, chacun avec sa spécificité, etc., etc., mais tous ces êtres qui habitent sur ces autres planètes sont extrêmement inquiets du processus de destruction des êtres humains, ce qu'il appelle les êtres tricérébraux, entre eux, et pour lui l'homme est une grande promesse mais c'est une sorte de honte pour l'univers, de danger pour l'univers, par rapport à l'évolution de tous les autres êtres qui peuplent les innombrables planètes du système.

Alors ce qui est intéressant, là, c'est qu'on revient un peu dans une sorte de système aussi d'interdépendance des mondes. Je vais essayer de te donner un exemple du peu de ce que j'ai compris dans les *Récits de Belzébuth*. Supposons que dans mon corps la plupart des cellules et des millions de cellules qui composent mon corps soient intelligentes et aient un petit peu une possibilité de réflexion, et qu'on vienne leur expliquer à un moment donné qu'elles ne sont pas du tout là pour leur vie propre mais qu'elles sont là pour m'aider moi à me maintenir en vie. Il pourrait y avoir un moment de désespoir, et donc c'est pour ça que dans les *Récits de Belzébuth*, avec beaucoup d'humour, quelques saints, individuums, archanges, etc., extrêmement évolués, ont décidé d'introduire chez l'être humain un organe que Gurdjieff appelle l'organe *kundalufér*, qui va l'aider et l'obliger à saisir la vie à l'envers, c'est-à-dire à ne pas se rendre compte pour le moment qu'il est là non pas pour sa propre vie mais pour des desseins cosmiques. C'est-à-dire l'idée en fait très très forte qu'on retrouve chez Gurdjieff, et qui vient je pense aussi depuis Zoroastre où il était dit tout le temps que le monde est basé sur le soutien réciproque de chaque chose. Et là on pense aux plus grandes et récentes découvertes des physiciens, on pense aux conférences du Dalaï Lama sur l'interdépendance des choses, on pense à l'écologie.

Et donc l'homme est là pour dégager un certain type d'énergie et ce type d'énergie est nécessaire pour aider Dieu et pour le maintien du monde, avec cette différence que, si on prend un élevage de poulets, les poulets sont élevés par l'homme non pas pour eux mais simplement pour servir de nourriture à l'homme, alors que l'homme, dans cette position et dans cette situation, a quelque chose qui pourrait faire comprendre à la fois le destin et le libre arbitre tels qu'on en entend parler avec le divin. Le destin est l'obligation de dégager un certain type d'énergie pour aider l'univers et donc de servir de nourriture consciente à l'univers, pour aider l'univers à exister, mais en même temps qu'il a cette action-là, il a aussi la possibilité de développer une énergie intérieure pour s'éveiller lui-même.

Et donc Gurdjieff dit que tous les êtres humains sur la Terre devraient pratiquer ce qu'il appelle les « partok de voirétrie », c'est-à-dire que l'être, en méditant, les êtres tricérébraux, en méditant dégagent un certain type d'énergie qui aide l'univers à évoluer, et que quand l'homme ne remplit pas ce devoir de méditation, c'est une sorte de manquement, en fait, à la vie de l'univers, alors que toutes les autres créatures sur toutes les autres planètes comprennent l'importance de ces méditations. On pense par exemple à ce que vont dire les moines qui sont retirés dans les monastères, les trappistes ou autres, ou bien les moines qui sont dans les monastères tibétains, qui disent « nous ne sommes pas dans l'action du monde, mais par l'énergie, en méditant et en priant, que nous dégageons, nous continuons à soutenir le monde et à aider le monde à évoluer ».

D. DE PLAIGE – Alors, un point de vocabulaire extrêmement important, tout à fait crucial à aborder maintenant sous forme de parenthèse, c'est le mot « méditation », le concept de « méditer ». Communément, c'est presque un virus qui s'est propagé dans la société avec la déformation de ce mot. On croit couramment, le plus grand nombre croit que méditer veut dire « réfléchir ». « Méditez cette phrase », par exemple, qu'on entend couramment. Et c'est un usage totalement impropre du concept de méditation, Alain Kremski ?

A. KREMSKI – Alors ce que je crois avoir compris dans l'enseignement de Gurdjieff, dans ce que j'ai lu et le peu que j'ai essayé de pratiquer moi-même aussi avec des maîtres tibétains, cette histoire quand il parle tout le temps des êtres tricérébraux. Je parle très souvent avec des gens qui me disent : *Mais toi, tu es intéressé par la mystique, par ceci, tu crois*. Et je réponds toujours : *non, le problème n'est pas de croire, le problème est de connaître*. Alors que me dit Gurdjieff ? Gurdjieff dit, et je crois qu'on retrouve là une très ancienne tradition, que nous avons en particulier trois sources indépendantes : le corps, le sentiment, le mental. Chacune de ces parties a son tempo, et chacune de ces parties travaille indépendamment, et nous avons en nous des milliers de parties qui disent « moi » tout le temps et il n'y a pas un vrai maître.

Alors l'idée que je voudrais essayer peut-être de communiquer aux auditeurs, c'est : qu'est-ce qui peut se passer comme schéma mental chez moi pour essayer d'approcher quelque chose qui serait de l'ordre de la méditation. On retrouve dans toutes les traditions cette idée, si on l'accepte pour le moment comme un postulat qu'on essaie de vérifier ensuite, qu'il y a une source intelligente, source intelligente qui aurait créé le monde et qui ensuite, petit à petit, en descendant de monde en monde, se densifie, se matérialise de plus en plus. Alors cette source on l'appelle Dieu, on l'appelle le Dao, le Vide, le Saint Soleil Absolu, peu importe.



Alors maintenant, comment entrer en contact avec cette source ? On disait tout à l'heure, comme l'avait dit Schiller, d'ailleurs, que chaque homme porte en lui et doit en fait avoir le deuil de cette source perdue, la nostalgie de la source perdue. La seule chose qui m'intéresse, moi, aujourd'hui, en tant qu'être humain, n'est pas de croire mais de connaître ou rencontrer. Si effectivement, comme le disent toutes les traditions et comme le disent tous les maîtres spirituels de toutes les traditions, il y a une source intelligente et que cette source intelligente nous traverse, comment est-ce que je peux la ressentir ? La seule chose que je peux savoir aujourd'hui, c'est qu'il y a une énergie en mouvement. Ça, je suis obligé de constater qu'il y a une énergie en mouvement.

Alors je vais parler avec mon corps. Est-ce que mon corps tout seul peut avoir accès à cette source qui au départ est unité ? Non, parce que le corps, il a ses désirs, il a ses besoins et au fond, la vie spirituelle, la vie après la mort, ça ne l'intéresse pas tellement.

Alors il y a le sentiment. Est-ce que le sentiment tout seul peut rentrer en contact avec cette source ? Non, le sentiment, il est dans « je désire, je ne désire pas », « j'aime, je n'aime pas ».

Alors il y a le mental. Est-ce que le mental tout seul peut rentrer en contact avec cette source ? Le mental ne le peut pas, il est toujours en train d'analyser, d'expliquer, d'être dans le passé ou d'être dans le futur. Il est rarement dans le ici et maintenant.

Alors Gurdjieff, comme je crois dans toutes les voies, demande donc à l'être humain avec une certaine forme d'attention d'unir à la fois le corps, le sentiment et le mental, et si ces trois éléments travaillent ensemble, à ce moment-là, au lieu que nous soyons fragmentés, un début d'unité apparaît en nous et avec ce début d'unité qui apparaît en nous, on peut à ce moment-là s'ouvrir vers l'unité de cette source.

C'est pour ça que toutes les grandes traditions, je pense, demandent, quelle que soit la forme et quelle que soit la terminologie, que le corps, le sentiment et le mental travaillent ensemble.

Alors Gurdjieff a une très belle image : le pain. Alors supposons : la farine va être le corps, la farine toute seule elle a des grumeaux, alors faudrait déjà que l'énergie du corps soit bien répartie partout, la farine égale partout. A ce moment-là, la pensée, c'est-à-dire l'eau, va travailler et va traverser complètement et imbiber cette pâte, et on peut dire qu'une espèce de pâte informe commence à apparaître. Et s'il y a le sentiment, c'est-à-dire le feu, le pain apparaît, et à ce moment-là quelque chose qui est de l'ordre d'un nouveau corps intérieur peut apparaître.

Et c'est pour ça que Gurdjieff dit très souvent : attention, l'homme n'a pas une âme, il a la possibilité d'une âme, comme le gland qui est tombé en terre à la possibilité du chêne, mais n'est pas forcément le chêne.

D. DE PLAIGE – Oui, là on est très loin de la fonction inflexible de l'idée qu'il faut se servir du mental pour décortiquer. Si seulement on parvenait à se taire, on s'approcherait de cet état. Ce qui est particulier chez Gurdjieff, justement, c'est l'association du geste et de la parole dans les actes assez compliqués, une école de mouvement qui est en démonstration, je l'évoquais à peine tout à l'heure dans « *Rencontre avec des hommes remarquables* », le film de Peter Brook. Ces mouvements, cette école de mouvement.

A. KREMSKI – Alors ça, ce sont des danses qui viennent depuis des millénaires, de très loin, et ces danses extrêmement compliquées – par exemple, on va avoir six gestes du bras gauche, sept gestes du bras droit, quatre gestes de la tête, des pas à échanger avec les autres, ce qui fait qu'au bout d'un moment, le cycle se décale complètement.

M.-T. DE BROSSES – On compte quelquefois en montant...

A. KREMSKI – Oui, les comptes, c'est pour occuper la partie associative du cerveau. Mais bon, simplement, je veux dire que ces danses sont extrêmement compliquées, et il est évident que c'est exactement, je pense, comme les gens qui pratiquent le tai-chi ou le chi gong, ce n'est pas une chose qu'on peut faire en se crispant, en se forçant pour y arriver, il y a au contraire une sorte d'équilibre extraordinaire entre quelque chose qui est de l'ordre du lâcher-prise pour laisser l'énergie agir à travers soi, et en même temps une vision, une rectitude, une exigence. Et il y a une sorte d'alchimie à un moment donné dans ces danses sacrées qui fait que si ces deux extrêmes sont accordés il y a quelque chose de tout à fait juste. Mais c'est quelque chose qui ne peut se comprendre qu'en se pratiquant.

Alors quand j'ai travaillé sur le film de Peter Brook, j'ai moi-même commencé à faire des mouvements pour pouvoir comprendre comment écrire la musique. J'ai eu la chance à un certain moment de pratiquer des danses de derviches tourneurs, bien qu'habitant Paris et prenant le métro. Bon, après, plus tard j'ai eu un accident, une rupture de tendon d'Achille, donc j'ai été obligé d'arrêter, mais j'ai découvert des choses complètement différentes de tout ce qu'on peut imaginer. Par exemple les derviches tourneurs sont très loin de ce que s'imaginent les gens, c'est-à-dire un état de transe. C'est au contraire quelque chose d'absolument calme et d'absolument tranquille. Donc ces danses sont vraiment une manière de s'étudier soi-même et d'avoir une attention... Alors on parlait de la méditation où il y a une attention libre qui est sur soi dans le calme, et avec le mouvement il y a une attention qui est sur soi à travers le mouvement et à travers l'énergie. Et donc ce sont deux aspects... mais en même temps il y a beaucoup d'obstacles, et là, dès qu'on essaie de pratiquer ces mouvements, on est confronté à tout ce qui résiste, à la paresse, ou au corps qui est encrassé, et à l'impossibilité de visualiser. Par exemple des mouvements très difficiles qui vont aller de un jusqu'à dix avec le bras gauche, et de un jusqu'à huit avec le bras droit, puis d'un seul coup on va demander de faire les mouvements à l'envers.

D. DE PLAIGE – Oui.

A. KREMSKI – Alors, on se rend compte qu'on n'est pas du tout prêt pour avoir un regard qui pourrait maîtriser tout ça. Mais ce que je voudrais dire en même temps, ce que j'ai senti – tout en ne parlant pas du tout au nom de l'école Gurdjieff, hein, bien entendu, je ne vois pas qui pourrait prétendre parler au nom d'une telle école – j'ai eu la chance de pratiquer les mouvements pendant quelques années et d'approcher un petit peu. Maintenant je me sens beaucoup plus proche de la voie tibétaine, mais ce qui me semble important de dire, c'est que cette énergie, quelle que soit la voie que l'on pratique, cette énergie à laquelle on s'ouvre, c'est un mouvement naturel auquel l'être humain a droit. C'est-à-dire il est simplement demandé qu'il y ait une forme d'attention qui s'ouvre à cette énergie qui passe à travers nous, qui est très subtile, qui nous transforme et qui nous aide. Comme un maître de aikido va nous demander qu'il y ait une attention, et le disciple s'ouvre à quelque chose dans le moment présent qui passe à travers lui. Il n'est pas question de devenir un surhomme avec un pouvoir ou de faire descendre en soi artificiellement une énergie qui serait supérieure aux autres, qui dominerait quelque chose.

Alors comme dans toutes les voies, il y a toujours des gens qui manipulent, il y a des gens qui ont été trois mois travailler des mouvements de Gurdjieff et qui sont bons pour enseigner aux autres de quoi rentrer dans des asiles de fous, mais on parle là de travail sérieux, d'école sérieuse, et de ce point de vue-là il y a quelque chose qui est tout à fait naturel. Et le premier pas peut-être dans cette voie-là, je pense à Krishnamurti, qui demande tout le temps que l'être ait une attention, mais qui dit : attention, le premier pas vers l'attention, c'est d'avoir la vision de son inattention.

D. DE PLAIGE – Oui, tout ce qui peut permettre de piéger le mental est bon à prendre. Alors les mouvements, c'est assez compliqué. Il faut, disons, s'enraciner auprès de personnes qui les ont eux-mêmes hérités en direct. C'est pas tellement radiophonique, et c'est un peu spécialisé, mais je me souviens d'exercices fort simples évoqués par Ouspensky dans *Fragments d'un enseignement inconnu*. Ce qu'on peut pratiquer là maintenant tout de suite chez soi : vous prenez une montre avec trotteuse, dit-il, et vous fixez la trotteuse pendant ne serait-ce que soixante secondes. Vous aurez constaté en combien de secondes votre esprit vous aura embarqué.

Autre exemple : prenez le matin une pièce, disons une grosse pièce – 2 € – dans la paume de la main, et vous avez le droit de changer la pièce d'une main dans l'autre main au cours de la journée pourvu que vous ne lâchiez jamais la pièce. Alors vous commencez l'exercice dès le réveil, et vous notez à quelle heure vous avez perdu la pièce – au fond de la poche en général, ou posée sur une table en se disant « cette fois j'ai besoin de mes deux mains, je la reprendrai tout à l'heure ». Vous verrez combien de temps vous aurez conservé la pièce, et vous pourrez ainsi mesurer la distance qui vous sépare de la réalisation d'une attention, d'une vigilance accomplie, si l'on peut dire.

Ça, ce sont des exercices proposés par Ouspensky. Un troisième, un peu plus risqué, c'est d'accrocher son regard dans un miroir, longtemps.

A. KREMSKI – Ça, je ne l'ai pas lu dans « *Fragments d'un enseignement inconnu* »... Il ne faut pas oublier que « *Fragments d'un enseignement inconnu* », dit très honnêtement par Ouspensky, d'abord, c'est « fragments ». Il y a un côté extrêmement passionnant dans ce livre, mais aussi extrêmement rigide. Il ne faut pas oublier que c'était l'époque de la Révolution Bolchevique, donc c'était en 1917, par là. Alors on s'aperçoit que Gurdjieff a su entraîner un certain nombre de gens qui l'ont suivi, dont Thomas de Hartmann, musicien merveilleux qui a écrit la musique avec lui, il a réussi toujours à être dans l'œil du cyclone, et il ne faut pas oublier qu'il y avait un danger de mort, donc c'est pour ça qu'il y avait une discipline, qui n'a rien à voir avec ce qui pourrait se passer dans les groupes aujourd'hui.

Il y a cette anecdote qui peut faire sourire mais qui est absolument exacte. Ils avaient dans leurs poches, dans la poche gauche des passeports qui étaient donnés par les Russes Blancs, et dans la poche droite des passeports qui étaient donnés par les Bolcheviques. Gurdjieff avait un don, hein, pour sentir les choses ; quand on voyait des cavaliers arriver au loin, Gurdjieff comprenait tout de suite si c'étaient des Russes Blancs ou des Bolcheviques, et selon le côté de la moustache qu'il tortillait, il fallait sortir le bon papier – si on sortait le mauvais papier, on était fusillé.

Tout ça pour dire que le livre d'Ouspensky, « *Fragments d'un enseignement inconnu* », est merveilleux mais ce n'est jamais que la vision d'Ouspensky, extrêmement intellectuelle. Alors je vais te lire un passage, parce qu'il est très beau. En plus il m'intéresse beaucoup, parce que c'est Ouspensky qui se promène dans la perspective Nevski (et je vais aller bientôt faire un récital à Saint-Petersbourg – de piano. D'ailleurs je vais jouer entre autres des musiques de Gurdjieff, et c'est assez touchant ce retour aux sources. Mais je vais jouer aussi Messiaen, Debussy – de la musique française). Alors ça, c'est ce qu'on appelle un plan tentative de rappel de soi. Ouspensky parle :

Je suivais un jour la Vipnée (?) dans la direction de la perspective Nevski, et en dépit de tous mes efforts j'étais incapable de maintenir mon attention sur le rappel de moi-même. Le bruit, le mouvement, tout me distraiyait ; à chaque instant, je perdais le fil de mon attention, le retrouvais et le reperdais. Pour finir, j'éprouvai envers moi une sorte d'irritation ridicule et je tournai dans une rue à gauche, fermement décidé cette fois à me rappeler moi-même, au moins pour quelque temps, en tout cas jusqu'à ce que j'aie atteint la rue suivante. J'atteignis la Notjenskiskaïa (?) sans perdre le fil de mon attention, sauf peut-être pour de courts instants. Alors me rendant compte qu'il m'était plus facile dans les rues tranquilles de ne pas perdre l'élan de ma pensée, et désirant m'éprouver dans les rues plus bruyantes, je décidai de regagner la Nevski en continuant à me rappeler moi-même. Je l'atteignis sans avoir cessé de me rappeler moi-même, et je commençais déjà à éprouver l'étrange état émotionnel de paix intérieure et de confiance qui suit de grands efforts de cet ordre. Juste au coin de la Nevski, il y avait le magasin qui me fournissait en cigarettes ; continuant à me rappeler moi-même, je me dis que j'allais entrer et en commander quelques boîtes. Deux heures plus tard, je me réveillai dans la Travicheskaïa (?) c'est-à-dire fort loin. J'allai en traîneau chez l'imprimeur ; la sensation du réveil était extraordinairement vive, je peux presque dire que je revenais à moi. Je me souvins aussitôt de tout : comment j'avais parcouru la Notjenskiskaïa, comment j'avais été rappelé moi-même, comment j'avais pensé aux cigarettes et de quelle façon à cette pensée j'étais tombé comme anéanti dans un profond sommeil. Néanmoins, tandis que j'étais ainsi englouti dans le sommeil, j'avais continué à exécuter des actions cohérentes et opportunes : j'avais quitté le magasin de tabac, téléphoné à mon appartement, j'avais écrit deux lettres, ensuite j'étais encore retourné à la maison, j'avais remonté la Nevski par le trottoir de gauche jusqu'à la porte Gostiniè ; changeant alors d'avis parce qu'il se faisait tard, j'avais pris un traîneau pour aller chez mon imprimeur et, chemin faisant, le long de la Travicheskaïa, je commençais à sentir un étrange malaise, comme si j'avais oublié quelque chose, et soudain je me rappelai que j'avais oublié de me rappeler moi-même.

D. DE PLAIGE – Bravo, oui.

A. KREMSKI – Ce que Gurdjieff appelle, là, le rappel de soi, c'est, tu vois : par exemple, je suis en train de lire ce livre, je peux être complètement dans la projection d'être en train de lire ce livre ; je peux aussi être en train de lire ce livre en continuant à avoir une sensations de mon corps, en ayant le

sentiment de ma présence ici, et en ayant une pensée de moi qui ne serait pas une pensée avec des mots...

D. DE PLAIGE – Hum.

A. KREMSKI – ...une pensée associative, mais une pensée sans mots, une conscience de soi qui voit les choses sans avoir besoin de dire un mot dessus. Voilà. Et ça, ce passage d'Ouspensky est extraordinaire.

D. DE PLAIGE – Mais on note très clairement à qui on a affaire dès qu'on rencontre quelqu'un : s'il te salue en regardant ailleurs, c'est qu'il dort. C'est très simple à vérifier.

A. KREMSKI – Mais alors là, le regard, c'est vrai que j'ai eu la chance de rencontrer – je t'avais parlé de Kalu Rinpoche et Lama Guendung...

D. DE PLAIGE – Oui, pour les auditeurs, deux grands lamas, et pas des Lobsang Rampa, des vrais, issus du Tibet, descendus de leur grotte où ils ont médité plus d'une vingtaine d'années et qui vont parcourir l'Occident dans les années 70-80.

A. KREMSKI – Alors je te prends un autre passage d'Ouspensky, je peux continuer ?

D. DE PLAIGE – Oui, bien sûr.

A. KREMSKI – Alors il dit :

Deux ou trois jours après le départ de Gurdjieff, je suivais la rue Troïski. Soudain, je vis que l'homme qui venait dans ma direction était endormi, il ne pouvait y avoir là la moindre hésitation : bien que ses yeux fussent ouverts, il marchait, manifestement plongé dans des rêves qui courraient comme des nuées sur son visage. Je me suis surpris à penser que, si je pouvais le regarder assez longtemps, je verrais ses rêves, c'est-à-dire ce que je comprendrais à ce qu'il voyait dans ses rêves. Mais l'homme passa. Après lui vint un autre tout aussi endormi. Un cocher endormi passa avec deux clients endormis, et soudain je me vis dans la situation du Prince de la Belle au Bois Dormant...

Alors là on est évidemment dans les Évangiles, hein. Faut pas oublier le côté, la racine chrétienne de l'enseignement de Gurdjieff, et l'appel à l'éveil.

D. DE PLAIGE – Bien. Ça, c'est donc un aperçu de la profondeur de l'enseignement de Gurdjieff, et je comprends que...

A. KREMSKI – Enfin, un aperçu... je n'oserais pas du tout dire ça. Mais je pourrais si tu veux le rapprocher par rapport à d'autres traditions.

D. DE PLAIGE – Hum.

A. KREMSKI – Gurdjieff se réfère très souvent au carrosse. On pense à Cendrillon : le cocher est l'intellect, le carrosse est le corps, souvent en mauvais état, et le cheval est le sentiment. Mais il n'y a pas de vrai maître à l'intérieur – et ça c'est vraiment tout le thème de Cendrillon : comme il n'y a pas de vrai maître à l'intérieur, le carrosse se transforme en citrouille. On pense aussi au conte de fées avec les Trois Frères qui vont aider le Prince à rencontrer la Princesse. C'est toujours ce qu'il appelle les trois centres, c'est-à-dire le centre intellectuel, émotionnel et physique.

On pense aussi... c'est très curieux parce que j'ai eu comme ça une expérience. J'ai été jouer en Chine Populaire, et en Chine Populaire j'étais vraiment l'invité envoyé par le gouvernement français, donc il y avait beaucoup d'officiels et, tu sais, en Chine, il y a toujours des grands banquets. Bon. Alors quand même comme en même temps il y avait ce côté – je jouais des bols tibétains, et d'ailleurs

à l'époque le Panchen lama était vivant, il était venu à un de mes récitals... Donc il y avait une petite euh... petite pique comme ça avec l'interprète, petite agressivité mais gentille des Chinois, et puis on avait bu beaucoup d'alcool dans les banquets – ils adorent les banquets... Donc... Et à un moment donné on en vient, je ne sais pas pourquoi, que quelque chose entre – les discussions devenaient très pointues – que entre l'Occident et l'Asie, finalement le combat n'était pas égal, que eux ils savaient tout à fait euh... que les musiciens étaient en train d'étudier Debussy, Bach et Mozart et tout ça, mais nous la musique chinoise, et qui avait été empereur à telle époque, alors qu'eux savaient Napoléon et tout.

Et alors à un moment donné, je sais pas pourquoi, je me suis dit : mais c'est intéressant – c'est la rencontre qui est intéressante. Et j'ai fait dire par l'interprète : mais, vous savez, moi j'ai lu plusieurs fois le *Xi you ji*. – Kremski a lu le *Xi you ji*. ? – Ben oui, le *Singe pèlerin*. Alors je dis : Vous savez, c'est vraiment passionnant pour nous, parce qu'en fait il y a ce singe bondissant qui s'appelle le grand saint égal du ciel, celui qui a pénétré le vide, qui représente le mental, et puis il y a le Sanglier à la tête de cochon qui a quand même beaucoup de pouvoir aussi, mais qui pense qu'à manger, et puis il y a ce cheval qui porte les fardeaux et donc c'est un peu le symbole du corps astral, s'il arrive à aider le moine à aller chercher les livres sacrés il sera transformé en Dragon d'Or. Et alors c'est quand même assez étrange, ces trois disciples, ils ont plein de pouvoirs et ils sont impurs, et le moine, lui, il n'a aucun pouvoir mais il est pur. Et en fait qu'est-ce que c'est ? Alors je leur ai parlé de Cendrillon – le carrosse, le cocher, tout ça. J'ai dit : en fait il y a beaucoup de niveaux, et moi, pauvre occidental, je pourrais pas du tout prétendre même la moitié du premier niveau. Mais c'est évident que c'est un livre taoïste et en fait la relation entre les trois disciples impurs et l'être, le soi pur, c'est en fait tout un traité taoïste de qu'elle est la relation entre moi et mes fonctions.

Et là, vraiment, il y a eu un silence, et justement un des officiels chinois m'a dit : Eh bien vous voyez... Alors bon, grand baratin sur les échanges culturels, et tout. *On ne s'attendait pas à ce qu'un occidental vienne nous rappeler à nous-mêmes la propre tradition de ce livre*. Parce qu'ils étaient quand même encore dans le Communisme et tout ça – c'était en 85, hein, à l'époque –, et pour eux *le Singe Pèlerin*, c'est les marionnettes, bon c'est un mythe, mais ils avaient pas du tout pensé à ce côté du travail sur soi.

D. DE PLAIGE – Hum hum.

A. KREMSKI – Et là on est en plein dans ce que Gurdjieff appelle le rappel de soi.

D. DE PLAIGE – Et la lecture à multiniveaux.

A. KREMSKI – Oui, multiniveaux, et je dis encore une fois que j'en comprends un tout petit peu, et je ne saurais en rien du tout... je parle en mon nom propre, hein, il n'est pas question de parler au nom de l'école Gurdjieff, de près ou de loin.

D. DE PLAIGE – C'est entendu, Alain Kremski. Une nouvelle pause musicale ?

A. KREMSKI – J'aimerais bien « *l'Immensité, le Chant des Steppes* », avec les bols du Tibet.

(Pause)

ALEXANDRE – Vous écoutez Radio *Ici & Maintenant!!* 95.2. Je vous rappelle que notre invité est Alain Kremski. J'aimerais bien m'arrêter pendant des heures sur les techniques de jeu pour arriver à de tels sons. Je voudrais préciser pour tous les internautes qu'il y a un site pour mieux connaître l'univers d'Alain Kremski. C'est très simple, hein : [www.kremski.fr](http://www.kremski.fr).

D. DE PLAIGE – kremski, point fr. Tu t'es acheté la marque déposée ! Parce que beaucoup tournent en .com ou .org. C'est très simple, effectivement.

A. KREMSKI – J'ai des amis qui ont une petite société qui s'appelle « Architecture multimédia » et qui font beaucoup de sites Internet à la demande d'un certain nombre de gens, et qui m'ont très gentiment, moi qui ne connais rien à la technique, qui m'ont aidé pour commencer à faire ce site – qui

est en construction, il y a encore beaucoup de choses à améliorer, mais au moins qu'il peut donner une idée aux gens qui s'intéressent au travail.

ALEXANDRE – Alors justement, dès la page d'ouverture on peut te faire jouer du piano ou des bols. Et donc dès le début il y a cette interactivité qui fait qu'on ne doit pas être passif face à l'événement mais interagir.

A. KREMSKI – Il faut dire que toutes les discussions sur les anges, les Ovnis, et tout ça, n'aura fait que brouiller un peu plus l'image, quoi, là. C'est amusant.

Alors je pensais, puisqu'on est dans Gurdjieff, justement, ce qui m'avait beaucoup fasciné dans Gurdjieff, c'était cette allusion à l'art objectif et l'art subjectif. À un moment donné, il dit à Ouspensky : mais vous mettez tout sur le même niveau, et pourtant vous voyez bien, des fois, dans l'art, il y a des choses dans l'art ancien, dans la tradition, que vous ne retrouvez pas forcément dans l'art moderne, et vous ne voyez pas très bien où est la différence. Alors moi évidemment, en tant que musicien, je m'intéresse beaucoup à une *tentative* d'art sacré, et non pas à l'art sacré parce que je n'en suis pas capable, mais à une tentative d'art sacré. Et je crois que le chemin de l'art sacré, c'est déjà Bach un petit peu qui me l'a donné, à savoir que si on veut vraiment qu'un art soit sacré, ça veut dire aussi réveiller chez l'être humain, donc, la nostalgie de la source perdue, et pour ça lui donner une idée de l'unité perdue. Autrement dit, pour toucher cette unité dans l'être, il faut que l'art, avec les impressions, touche à la fois le corps, le sentiment et le mental. C'est dans ce sens-là que certaines musiques sacrées ou que certaines architectures sacrées vont toucher en même temps ces trois fonctions. Et il y a beaucoup d'artistes aujourd'hui qui ont un art qui est un peu unilatéral : on va toucher le corps, ou on va toucher je ne dirais même pas le sentiment, la sentimentalité, on va toucher le côté cérébral, intellectuel, mais il est rare de toucher les trois en même temps. Et je crois que quand on touche les trois en même temps, un certain miracle se passe.

Alors je voulais aussi, puisqu'on parlait des maîtres tibétains, à un moment donné il y a une chose merveilleuse dans ce livre d'Ouspensky. Voilà, alors Ouspensky pose un moment donné une question sur – et là on pense un peu à Nietzsche – sur le mythe de l'éternel retour. Alors à un moment donné, Ouspensky s'énerve et dit à Gurdjieff :

- Qu'est-ce que ça peut me faire que nous trouvions un nom aux choses, lorsque je ne peux pas voir leur lien, vous ne répondez jamais à aucune de mes questions.

- Très bien, dit Gurdjieff en riant, je vous promets de répondre tout de suite à n'importe laquelle de vos questions, comme dans les contes de fées.

Je sentis qu'il voulait me libérer de ma mauvaise humeur et je lui en étais intérieurement reconnaissant, bien que quelque chose en moi refusât de s'apaiser. Et soudain, je me souvins que je voulais par-dessus tout savoir ce que Gurdjieff pensait de l'éternel retour, de la répétition des vies telle que je la comprenais. J'avais bien des fois déjà tenté d'amorcer une conversation sur ce sujet et de faire part à Gurdjieff de mon point de vue. Mais ces conversations étaient toujours demeurées presque des monologues ; il écoutait en silence, puis se mettait à parler d'autre chose.

- Très bien, repris-je, dites-moi ce que vous pensez de l'éternel retour. Y a-t-il là une vérité quelconque ? Voici ma question : vivons-nous une seule vie pour disparaître ensuite, ou bien tout se répète-t-il encore et encore, un nombre incalculable de fois peut-être, sans que nous le sachions ou que nous en gardions le moindre souvenir ?

- L'idée de la répétition, dit Gurdjieff, n'est pas la vérité totale et absolue, mais son approximation la plus grande. Ici la vérité ne peut pas être exprimée par des mots, ce que vous avez dit s'en rapproche beaucoup, mais si vous comprenez pourquoi je n'y fais jamais allusion vous en serez encore plus proche. En quoi cela pourrait-il être utile à un homme de savoir la vérité sur l'éternel retour s'il n'en est pas conscient et s'il ne change pas ? On peut même dire que si un homme ne change pas la répétition n'existe pas pour lui. Si vous lui parlez de la répétition, cela ne fera qu'augmenter son sommeil. Pourquoi ferait-il tant d'efforts aujourd'hui s'il a encore tant de temps et tant de possibilités devant lui, toute l'éternité ? Pourquoi se donnerait-il de la peine aujourd'hui ? Voici la raison précise pour laquelle l'enseignement ne dit

rien de la répétition et considère seulement la vie que nous connaissons. L'enseignement n'a aucune portée, aucun sens si on ne lutte pas pour opérer un changement en soi-même et le travail en vue de se changer soi-même doit commencer aujourd'hui, immédiatement. Une vie suffit pour atteindre à la vision de toutes les lois ; un savoir relatif à la répétition des vies ne saurait rien apporter à un homme qui ne voit pas comment toutes les choses se répètent dans une vie, c'est-à-dire dans cette vie, et qui ne lutte pas pour se changer lui-même afin d'échapper à cette répétition. Mais s'il opère un changement essentiel en lui-même, et s'il parvient à un résultat, ce résultat peut ne pas être perdu.

Question d'Ouspensky :

- Suis-je en droit de conclure que toutes les tendances innées ou acquises doivent croître ?

Gurdjieff :

- Oui et non. C'est vrai dans la plupart des cas comme pour l'ensemble de la vie. Toutefois sur une grande échelle de nouvelles forces peuvent intervenir. Réfléchissez à ceci : les influences planétaires, elles aussi, sont susceptibles de changer, qu'elle ne sont pas permanentes. A côté de cela, les tendances elles-mêmes peuvent être différentes ; il y a des tendances qui une fois apparues ne disparaissent plus et vont se développant d'elles-mêmes, mécaniquement, tandis qu'il en est d'autres qui ont toujours besoin d'être stimulées à nouveau parce qu'elles faiblissent sans cesse et peuvent même s'évanouir ou tourner en rêverie.

Et alors il dit aussi cette chose importante :

De plus il y a un terme assigné à chaque chose, pour chaque chose il existe des possibilités, mais seulement pour un temps limité.

Je trouve que c'est une approche du karma qui est assez passionnante, enfin toi qui t'intéresses beaucoup aux doctrines tibétaines...

D. DE PLAIGE – Avec le mot « réincarnation », le concept, dissimulé par moment derrière le mot « répétition ». Donc il faut que ce soit lu attentivement et qu'on comprenne bien à quel niveau il veut situer son enseignement, sa transmission.

A. KREMSKI – C'est-à-dire qu'il disait souvent qu'il ne faut pas pratiquer ce qu'on appelle la répétition imbécile. Alors par rapport aux influences planétaires, il y a une petite chose très mignonne... J'aime bien, parce que ce livre d'Ouspensky en tout cas est très honnête ; on sent vraiment que c'est huit ans passés auprès de lui... Alors, tu vois une manière d'enseigner Gurdjieff dans le moment présent, ici et maintenant, dans le moment présent. Alors Ouspensky l'interroge sur l'astrologie :

Nous continuâmes à nous promener tandis que Gurdjieff essayait de nous expliquer ce qui, en l'homme, pouvait dépendre des influences planétaires, et ce qui leur échappait...

Alors il avait dit cette chose importante avant : l'astrologie ne concerne qu'une partie de l'homme, son type, son essence, elle ne concerne pas sa personnalité et ses qualités acquises, si vous comprenez cela, vous comprendrez ce qu'il peut y avoir de valable dans l'astrologie.

Comme nous quittions le parc, Gurdjieff se tut et nous dépassa. Nous le suivions, tout en parlant entre nous. En passant derrière un arbre, Gurdjieff laissa tomber sa canne ; c'était une canne d'ébène avec un pommeau d'argent du Caucase, et l'un de nous se baissa, la ramassa et la lui tendit. Gurdjieff fit encore quelques pas puis, se tournant vers nous, il dit : « C'était là de l'astrologie, comprenez-vous ». Vous m'avez tous vu laisser tomber ma canne, pourquoi un seul d'entre vous l'a-t-il ramassé ? Que chacun de vous réponde en ce qui le concerne. L'un dit qu'il n'avait pas vu tomber la canne parce qu'il regardait d'un autre côté ; le second, qu'il avait

remarqué que Gurdjieff n'avait pas laissé tomber sa canne accidentellement, comme il arrive lorsque une canne s'accroche dans quelque chose, mais qu'il l'avait lâchée exprès : cela avait excité sa curiosité, et il avait attendu pour voir ce qui arriverait. Le troisième dit qu'il avait vu tomber la canne mais qu'il était trop absorbé dans ses pensées sur l'astrologie, essayant surtout de se rappeler ce que Gurdjieff avait dit une fois à ce sujet, pour y prêter suffisamment attention. Le quatrième avait lui aussi vu tomber la canne et pensait à la ramasser mais juste à ce moment l'autre l'avait saisie et tendue à Gurdjieff. Le cinquième dit qu'ayant vu tomber la canne il s'était vu aussitôt la ramassant et la rendant à Gurdjieff.

Gurdjieff sourit en nous écoutant. C'est de l'astrologie, dit-il. Dans la même situation, un homme voit et fait une chose, un autre une autre chose, un troisième une troisième, et ainsi de suite, et chacun agit selon son type. Observez les autres, observez-vous vous-mêmes de cette façon, et peut-être alors parlerons-nous par la suite d'une astrologie différente.

D. DE PLAIGE – Oui, il enseigne comme un maître Zen par moment...

A. KREMSKI – Tout à fait.

D. DE PLAIGE – ...et ça piège évidemment tout ceux de ses suiveurs qui se trouvent perdus, comme on dit, perdu dans ses pensées. Là, je pense qu'on a fait un vaste tour.

A. KREMSKI – Alors puisque tu parlais de Gurdjieff comme un maître Zen, je vais juste lire ce petit passage de René Gilbert. René Gilbert était un homme extrêmement intègre, qui a été vraiment un initié, qui a travaillé dans les groupes Gurdjieff, cinéaste, et qui avait été reconnu par les Peuls – il a accompagné les Peuls dans différents périple, et il a pu faire un film sur eux. Et René Gilbert écrit ceci : « Lors des fameux dîners de Gurdjieff, sa table, lorsqu'à la fin du repas un grand silence s'établissait pour faire place aux questions de ses élèves, était semblable au tapis d'un club de judo. Le maître, avec son crâne rasé de samouraï, attendait tranquillement sans bouger le « monsieur, puis je poser une question ? » qui venait rompre le silence avait quelque chose de rituel, comme le salut de deux judokas qui se prosternent l'un en face de l'autre. A cet instant, le respect qui remplissait la pièce atteignait son point culminant... »

J'ai un peu scrupule, en fait, tu vois, à parler de Gurdjieff ce soir, parce que c'est une pensée qui est tellement grande, j'ai l'impression vraiment d'être tout le temps au bord de la déformation, de tout réduire. Mais c'est vrai que j'ai un immense respect pour Krishnamurti, un immense respect pour Gurdjieff et quelques grands maîtres spirituels comme ça qui m'ont aidé par leurs écrits et par leur exemple, qui m'ont aidé à vivre, et qui m'aident à vivre.

D. DE PLAIGE – Est-ce que la prochaine séquence avant l'intervention des auditeurs, serait plutôt au piano ?

A. KREMSKI – Oui, piano... Qu'est-ce qu'on dirait euh... Une musique très gaie et vivante, la toute première plage de *Rituels d'un ordre soufi*. Il faut voir que Thomas de Hartmann a accompagné Gurdjieff dans beaucoup de lieux, et qu'à l'époque y avait pas les CD, y avait pas la radio, ils n'avaient pas tout ça, donc y avait des flûtistes, des petits instruments d'Orient qui jouaient, et Thomas de Hartmann notait ça fébrilement et donc il y a toutes sortes de musiques, hein. Il y a une musique de Gurdjieff qui applique les principes d'énergie, la loi de l'octave, la connaissance et tout ça, et il y a un autre type de musique qui est la musique qu'on entendait dans les bazars, les tchaékanés (?) et tout ça, qui est moins profonde mais qui a aussi son charme.

(Pause)

ALEXANDRE – Extrait du disque, « *Rituels d'un ordre soufi* », Alain Kremski au piano, Gurdjief-de Hartmann, se trouve chez *Naïve*.

Vous posez donc vos questions à Alain Kremski et à Marie-Thérèse de Brosses. Bonjour Djamel.

DJAMEL – Oui. Bonsoir madame de Brosses...



M.-T. DE BROSSES – Bonsoir !

DJAMEL – ...bonsoir à monsieur de Plage, et bonsoir à l'invité. Donc en fait, je suis intéressé par l'émission, par les aspects qui ont été évoqués, mais en fait je voulais poser une question à madame de Brosses, parce que j'écoutais une émission ancienne avec un témoignage d'une jeune femme qui avait eu un rêve d'abduction, et en fait j'ai fait un rêve similaire, avec donc un enlèvement dans une espèce de salle, de bloc opératoire, avec une lumière braquée sur moi, et ce fameux signe, la demande de laisser une preuve de la réalité de cet enlèvement par un signe. Et avec le signe que j'ai constaté sur mon corps au réveil, quoi. Et donc vous avez réveillé en moi la curiosité de cet ancien rêve, quoi.

M.-T. DE BROSSES – Alors attendez... Parce que ça m'intéresse beaucoup cette histoire. Quand vous... vous vous intéressez à ces affaires d'enlèvements depuis longtemps ou non ? Ou c'est récent ?

DJAMEL – En... non non, en fait je m'y suis intéressé par rapport aux émissions de Radio *Ici & Maintenant!*.

M.-T. DE BROSSES – Est-ce que vous connaissiez le sujet avant d'entendre ces émissions ou non ?

DJAMEL – Euh... par rapport à la télévision...

M.-T. DE BROSSES – La télévision en France n'en parle pas tellement... Oui, il y a eu la série *Intruders*, je ne sais pas comment elle a été traduite en français<sup>7</sup>.

DJAMEL – *X-Files*, etc.

M.-T. DE BROSSES – Ah, *X-Files*, oui d'accord, oui. Mais est-ce que vous avez lu sur le sujet ?

DJAMEL – Non, du tout.

M.-T. DE BROSSES – Très bien. Est-ce que je peux savoir quel est ce signe que vous avez trouvé sur votre corps ?

DJAMEL – Euh eh bien, en fait, je m'en rappelle plus très bien, je sais plus si c'était une cicatrice ou un sceau.

M.-T. DE BROSSES – Ou un sceau... Et c'est une marque qui est restée longtemps ?

DJAMEL – Qui est restée quelques heures au réveil.

M.-T. DE BROSSES – Et qui a disparu après ?

DJAMEL – Ouais, ouais ouais.

M.-T. DE BROSSES – Est-ce que je peux vous demander votre âge ?

DJAMEL – Je vais avoir 34 ans en août.

M.-T. DE BROSSES – Et ça vous est arrivé, vous aviez quel âge ?

DJAMEL – J'étais enfant, je devais avoir à peu près avoir une dizaine d'années.

M.-T. DE BROSSES – Ah, c'est une histoire si ancienne que ça ! Vous en avez parlé à vos parents ou à votre entourage, ou pas du tout ?

---

<sup>7</sup> *The Invaders* ? La série des *Envahisseurs* fut diffusée à la télévision française à partir de l'année 1969.

DJAMEL – J'ai été troublé après ce rêve, mais je n'en ai pas vraiment parlé. J'ai été troublé mais je n'en ai pas fait vraiment écho.

M.-T. DE BROSSES – Est-ce que vous vous souvenez un petit peu, parce que les rêves si on n'en parle pas on les oublie. Est-ce que vous vous souvenez du contenu de ce rêve ?

DJAMEL – Eh bien, en fait, ce rêve, je me retrouve donc dans une espèce de bloc opératoire – pour moi, je suis dans un vaisseau spatial... Il y a des individus (parce que je parle au pluriel, quand je m'adresse à eux, je les vouvoie au pluriel) mais je ne les vois pas parce qu'il y a une luminosité braquée sur moi qui fait que je devine – je ne vois pas mais je devine –, et j'ai le sentiment très clair de parler par télépathie avec eux...

M.-T. DE BROSSES – Ah oui, ça c'est tout le scénario archi-classique... Evidemment, ça m'intéresse de savoir quelle est la pureté de votre souvenir, ou ce qui a pu être un petit peu transformé par ce que vous avez entendu à ce sujet, parce que quand on est dans des situations aussi archétypales, on a toujours peur de se dire « mon Dieu, est-ce que le témoin – ou la victime, si vous voulez, le témoin disons – ne modifie pas, même involontairement, ses souvenirs avec ce qu'il a lu ou ce qu'il a entendu depuis. Donc il faudrait quand même travailler ça sérieusement. Où habitez-vous, monsieur ?

DJAMEL – En région parisienne.

M.-T. DE BROSSES – Oui. Bon. Est-ce que vous accepteriez de donner votre numéro hors antenne – qu'on se rencontre pour parler, ou ça ne vous intéresse pas ?

DJAMEL – Ah oui, c'est l'objet de mon appel...

M.-T. DE BROSSES – Alors, vous allez laisser vos coordonnées puis je me mettrai en rapport avec vous. Vous penserez à dire les heures auxquelles on peut vous joindre.

DJAMEL – OK. Très bien.

M.-T. DE BROSSES – Très bien. Merci Djamel.

ALEXANDRE – Au revoir Djamel. On va faire une pause musicale, évidemment choisie par Alain.

A. KREMSKI – Je te propose un enregistrement que j'ai fait il y a longtemps chez *Ovidis* des Wagner transcrits par Liszt, et ce qui va être très bien, là, c'est la « *Romance à l'étoile* ». Transcription pour piano.

(Pause)

D. DE PLAIGE – *Ici & Maintenant!* 195.2. Alain Kremski, compositeur – et interprète, bien sûr – est avec nous pour quelques temps encore. Le contrat est signé, c'est fait, c'est plié, la semaine prochaine on continue en sa compagnie, essentiellement autour de Gurdjieff. Il y aura assez peu d'Ovnis en surface à ce moment-là, mais ça en vaut largement la peine. Donc Alain Kremski, tome 2, mardi soir prochain. Alex est en attente. Bonjour.

ALEX – J'ai entendu le témoignage d'Alain Kremski concernant des boules lumineuses qu'il avait aperçues dans le ciel. Il s'agissait bien de trois boules lumineuses, si j'ai bien compris...

A. KREMSKI – Trois disques... Ça apparaissait comme trois disques.

ALEX – D'accord. Parce qu'il m'est arrivé la même expérience, et je vous téléphone donc pour savoir à quelle date à peu près, parce que pour ma part, ça s'est déroulé, je me souviens, à peu près, à Juan-les-Pins, il y a trente à trente-cinq ans. Et j'ai vu donc au-dessus de Juan-les-Pins – c'était la nuit

– trois boules lumineuses se déplacer en formation triangulaire, d'une manière pas trop rapide, peut-être à 5-600 m au-dessus de la ville, et je l'ai montré donc, à cette époque-là donc j'avais 17-18 ans, je les ai montrées à mes parents, et ce qui est assez étonnant, ce qui m'a assez étonné, c'est qu'on était... j'ai d'abord été seul à le voir, et quand j'ai montré à mes parents ils ont vu, mais les autres personnes – il y avait une foule sur la promenade – ne semblaient pas avoir remarqué le phénomène. Voilà, je voudrais savoir si la constatation de l'invité, se passait à peu près à cette époque-là.

A. KREMSKI – Non. Alors moi mon repère c'est l'amour ! A cette époque donc, je sais que j'ai vécu trois ans avec une jeune femme, de 91 à 94, et je pense que c'était l'automne, et j'étais dans la tristesse de la séparation, donc je pense que ça devait être soit l'automne 94, soit l'automne 95.

ALEX – Ah oui, d'accord.

A. KREMSKI – Voilà.

ALEX – Moi c'était longtemps avant. Mais c'étaient donc trois boules lumineuses qui se déplaçaient en formation triangulaire, et j'ai montré à mes parents qui eux-mêmes l'on vu. Ma mère s'en rappelle encore, d'ailleurs, maintenant.

M.-T. DE BROSSES – Il y avait d'autres personnes autour de vous ?

ALEX – Oui, mais bon c'étaient des gens que je ne connaissais pas, j'ai pas tenté d'attirer leur attention et le phénomène est passé à peu près inaperçu, quoi, ça n'a pas fait de remous.

M.-T. DE BROSSES – Oui, c'est très bizarre, quand il y a des observations d'Ovnis...

ALEX – Oui...

M.-T. DE BROSSES – ...souvent on s'aperçoit qu'il y a des sujets qui les voient, et des gens qui sont à 30 cm ou à 2 m qui ne les voient pas.

ALEX – Oui, là, c'était à 5-600 m au-dessus de la ville, mais c'était assez gros comme phénomène. Ça avait de la surface.

M.-T. DE BROSSES – Oui, mais ce qui est frappant, c'est qu'il y avait des gens autour de vous qui visiblement ne les ont pas vu. Parce que quand on fait une observation Ovni, euh qu'on est plusieurs, bon on partage, même si on n'en parle plus après, sur le moment on partage, on a tous les yeux levés vers le ciel. Or, moi ce qui... on a souvent des cas, moi ça m'est pas arrivé mais enfin il y a souvent des observations faites par des témoins qui voient des objets, et à côté d'eux des gens ne les voient pas. Et c'est un phénomène qu'on a remarqué très souvent lors de la Vague belge, où il y a eu des observations d'Ovnis mais de taille colossale dans le ciel, il y avait des sujets qui les voyaient et d'autres ne le voyaient pas. Il y a même le cas d'un couple où l'homme le voyait et la femme ne le voyait pas.

ALEX – Oui, pour ma part, mais moi donc j'étais... mes parents les ont vus quand même, mon père et ma mère, quoi. Et ma mère d'ailleurs maintenant elle s'en rappelle encore et...

M.-T. DE BROSSES – Est-ce que vous avez eu la curiosité de vérifier dans la presse si on en a parlé ? Parce que quelquefois la presse, *Nice-Matin* j'imagine...

ALEX – Vous savez, à cette époque-là, j'avais 17 ans 18 ans, c'était pas vraiment mon occupation principale.

M.-T. DE BROSSES – Votre tasse de thé, oui.

ALEX – Mais enfin, c'est justement le témoignage de ce soir qui m'a fait réagir et j'ai téléphoné dans ce sens-là.

A. KREMSKI – Mais alors, voyez, ce qui est curieux, parce que pour des choses beaucoup plus humbles que ça, moi j'ai deux anecdotes... Il y a je crois une quinzaine d'années, parce qu'une salle n'était pas libre, on s'est retrouvés, avec trois autres pianistes, à faire des concerts avec deux pianos dans la gare de Val de Reuil (?), en Vendée, et qui est une gare très très haute au niveau architecture. Eh bien, c'était vraiment extraordinaire. Il y avait trois sortes de personnes : il y a les gens qui sont venus s'asseoir écouter le concert, hein, c'était en plein dans la salle centrale de la gare, les gens s'asseyaient, écoutaient le concert, il y avait des rayons de soleil qui arrivaient au soleil couchant, il y avait un très grand calme ; il y avait des gens qui rentraient, ils voyaient même pas qu'il y avait un concert, alors ils se précipitaient au guichet en disant : « Hé ! je voudrais un billet pour la gare de Rouen, pour patati patata », mais en gueulant comme s'ils étaient sourds ; il y avait, quand un train arrivait, des gens qui descendaient l'escalier qui surplombait les deux pianos, et la plupart ne s'étaient même pas aperçus qu'il y avait un concert. Enfin, on était en train de jouer des Bach, des Prokofiev, des Chostakovitch à deux pianos. Ça c'est une chose qui m'a toujours étonné, ces niveaux de perception différents des gens selon l'état d'attention et les moments. Et un ami me disait qu'un moment il avait vu pour une histoire un film de Jean Rouch. Jean Rouch, dans un fond d'Afrique reculé avait mis un drap avec des bambous et – il avait une caméra – il avait projeté un film. Je ne me souviens pas si c'était un film qui avait été tourné en Occident ou si c'était quelque chose qu'il avait filmé dans le village. Eh bien, la réaction de ces Africains, qui n'avaient jamais vu de film de leur vie, était complètement indifférente. La seule chose qu'ils ont remarquée, à un moment donné il y a un poulet qui a traversé...

M.-T. DE BROSSES – Ah non, c'est pas Jean Rouch ! Je suis désolée...C'est une histoire encore plus extravagante...

A. KREMSKI – Alors, dis-la, si tu la connais mieux. Ils ont remarqué que le poulet...

M.-T. DE BROSSES – Voilà, c'est ça. Ce sont des travaux qu'avait faits un prof américain qui était venu avec ses élèves pour savoir à quel point les peuples de civilisation orale, donc qui n'avaient jamais été au cinéma, pouvaient « lire » un film, voir ce que ça représentait. Donc dans un village, il avait tendu effectivement un drap blanc, il avait projeté un film... Mais enfin, c'était quelque chose d'extravagant ce qu'il avait choisi comme sujet de film : il avait choisi un film qui préconisait des méthodes d'hygiène, et on voyait donc, insolites près des gens vivant dans des cases de bambou, on voyait des bidets, des baignoires... Il y a eu une petite scène, quand même, de rue avec des voitures, mais enfin c'était surtout des bidets et des baignoires. Et puis après ça, il a dit à ses étudiants d'aller interroger toute la population qui avait assisté à cette projection pour qu'ils décrivent ce qu'ils avaient vu. Evidemment, on se demandait comment est-ce qu'ils pouvaient décrire un bidet ou une baignoire, ou des autobus... Et les habitants de ce bled ne parlaient que des poulets. Et le malheureux – c'était Winston, je crois, ce prof, j'en parle dans mon livre, d'ailleurs – ne comprenait pas pourquoi on lui parlait de poulets. Alors il visionne le film une seconde fois : y a pas de poulet. Et c'est en revisionnant le film sur la même toile blanche, toujours au milieu des cases, qu'il s'est rendu compte que pendant la projection des poulets avaient traversé la petite place, enfin le petit lieu où il y avait la projection. Eh bien, les Africains n'avaient repéré que ce qui était réel, ils n'avaient pas décodé du tout ce qui se passait sur cette toile blanche. Pour eux, c'était des masses noires et blanches qui se déplaçaient, c'est tout. Ils n'avaient rien lu.

A. KREMSKI – Oui. Mais c'est drôle, la transmission, tu vois, parce que j'ai toujours entendu parler de cette histoire comme de Jean Rouch.

M.-T. DE BROSSES – Ha ! ha !

(Pause)

ALEXANDRE – Vous écoutez *Radio Ici & Maintenant!!* 95.2. Et nous accueillons Jean-Luc.

JEAN-LUC – Bonjour. Je voudrais apporter un témoignage sur un truc que j'ai vécu. C'est-à-dire que j'ai eu la sensation d'être dans un vaisseau spatial, et où tout était bleuté, c'est-à-dire il y avait une espèce de lumière un peu bleutée, et je voyais des formes un peu bizarres, et je me voyais allongé sur une table. Si vous voulez, j'étais conscient de ce qui m'arrivait, et ce que je me suis dit, c'est que il va falloir que j'essaie de me rappeler de ce qui se passe, et je me vois très bien en train de me dire que, ce souvenir, il faut que j'arrive à le caser quelque part dans mon cerveau pour pouvoir le conserver, pour pouvoir en témoigner.

M.-T. DE BROSSES – Ah ben, vous étiez très conscient de tout ce que vous viviez, alors...

JEAN-LUC – J'avais cette impression, oui. Enfin, si vous voulez, ce que je pensais c'est que j'étais presque sûr, j'avais l'impression que je savais qu'ils allaient m'effacer la mémoire, mais en conscience, j'ai dit : il faut que je le mette quelque part dans mon cerveau pour pouvoir le faire revenir, en fin de compte.

M.-T. DE BROSSES – Oui.

JEAN-LUC – Et donc c'est pour ça que j'arrive à m'en souvenir – pas de tout mais au moins du passage où j'étais allongé sur une table bleutée. Et ils étaient un, deux, trois et... Et voilà. C'est tout ce que j'ai comme souvenir.

M.-T. DE BROSSES – Vous avez un vague souvenir de leurs visages, de leur apparence, de leur couleur ?

JEAN-LUC – Toute la pièce était bleutée. Par contre, j'ai l'impression qu'ils n'avaient pas de cheveux, ils avaient juste le corps lisse...

M.-T. DE BROSSES – Pas de vêtements ?

JEAN-LUC – Non, pas de vêtements.

M.-T. DE BROSSES – Vous aviez l'impression de parler avec eux ?

JEAN-LUC – Oui, mais sans ouvrir la bouche, on va dire plutôt télépathie.

M.-T. DE BROSSES – Vous avez eu peur ?

JEAN-LUC – Non.

M.-T. DE BROSSES – Ça a duré longtemps ?

JEAN-LUC – Enfin en tout cas je me souviens, le passage... non. Je ne sais pas comment vous expliquer : je savais qu'ils allaient tout effacer.

M.-T. DE BROSSES – Mais comment est-ce que ça a débuté ? Où est-ce que vous étiez quand ça a commencé ?

JEAN-LUC – Je ne sais pas, la seule chose que je sais, c'est que ça m'est réapparu euh l'année dernière.

M.-T. DE BROSSES – Vous étiez dans votre chambre...

JEAN-LUC – Oui oui.

M.-T. DE BROSSES – Vous n'avez pas eu de rêves par la suite ?

JEAN-LUC – Non non.

M.-T. DE BROSSES – Et c'est d'un seul coup, les souvenirs sont revenus...

JEAN-LUC – Voilà.

M.-T. DE BROSSES – Et est-ce que vous savez ce qui a fait revenir les souvenirs ?

JEAN-LUC – Peut-être j'étais très très très relâché, parce que j'essaie de faire un peu de méditation...

M.-T. DE BROSSES – Oui...

JEAN-LUC – Et c'était une période où je faisais... j'essayais de faire un peu de méditation.

M.-T. DE BROSSES – Ah bon, ce n'est pas du tout en lisant quelque chose ou en voyant une reproduction... d'un enlèvement ou n'importe quoi ? Donc vous étiez...

JEAN-LUC – Non non.

M.-T. DE BROSSES – C'est revenu comme ça spontanément ?

JEAN-LUC – Voilà. Par contre, il y a un truc aussi que je voulais signaler : avant, je vivais avec avec mon amie...

M.-T. DE BROSSES – Oui...

JEAN-LUC – Donc on a été séparés. Bon... par la vie. Là, je l'ai revue, depuis quelques temps – et des fois elle me raconte des trucs que j'ai faits qui sont incroyables. Du genre, par exemple, où je fêtais un anniversaire chez moi, je sortais, je restais deux trois heures, je disparaissais, quoi. Et je revenais, j'avais l'impression que j'étais sorti il y a cinq minutes.

M.-T. DE BROSSES – Et vous reveniez comment ?

JEAN-LUC – En voiture...

M.-T. DE BROSSES – Ah, vous disparaissiez avec votre voiture, ou vous partiez...

JEAN-LUC – Ouais. Non, je partais chercher quelque chose...

M.-T. DE BROSSES – Oui...

JEAN-LUC – Et quand je revenais, pour moi ça avait mis cinq minutes...

M.-T. DE BROSSES – Oui...

JEAN-LUC – Et quand elle me le raconte, elle me dit qu'en fin de compte je suis parti trois quatre heures. Et je trouve ça incroyable que j'aie pu... Evidemment, on me dit que ça prouve que ce sont des souvenirs que j'efface parce que... je ne sais pas. Mais... aujourd'hui, je trouve ça incroyable. Je suis resté longtemps sans m'en apercevoir, en fin de compte.

M.-T. DE BROSSES – Quand vous reveniez, vous étiez dans un état normal...

JEAN-LUC – Oui oui...

M.-T. DE BROSSES – ...persuadé que vous étiez juste sorti... pour n'importe quoi : fumer une cigarette ou...

JEAN-LUC – Non non non, j'étais juste sorti pour aller acheter, comme c'était un anniversaire...

M.-T. DE BROSSES – Ah bon, donc c'était en plein jour, ou c'était le soir ou la nuit ?

JEAN-LUC – Non, c'était un peu... le soir, oui. C'est-à-dire que j'allais chercher un gâteau puis je revenais.

M.-T. DE BROSSES – Et vous êtes revenu trois heures après ?

JEAN-LUC – Oui.

M.-T. DE BROSSES – Dans quelle région est-ce que vous habitez ?

JEAN-LUC – Dans la région parisienne.

M.-T. DE BROSSES – Bon, vous allez laisser également vos...

ALEXANDRE – Tu prépares un nouveau livre, Marie-Thérèse !

M.-T. DE BROSSES – Faut toujours. Moi je continue à accumuler, même si...

ALEXANDRE – Très bien ! Donc...

M.-T. DE BROSSES – Alors, hors antenne, vous laissez également vos coordonnées.

JEAN-LUC – D'accord.

ALEXANDRE – Tu réagis, Marie-Thérèse, et tu demandes à deux auditeurs de laisser leurs coordonnées. Pourquoi ? Parce que leurs cas sont à part ou parce qu'ils font partie d'un certain nombre de cas identiques et tu voudrais savoir quels sont les points qui...

M.-T. DE BROSSES – Exactement. Comme moi je travaille ce dossier depuis... vingt-huit ans maintenant, j'ai presque 10 000 pages, je fais vraiment une énorme encyclopédie, et je pars du principe que j'aime mieux me déplacer pour quelque chose qui objectivement n'en vaut peut-être pas la peine – mais ça on peut pas le savoir avant –, que de ne pas me déplacer pour un cas qui pourrait être intéressant. Au départ, on ne peut pas le savoir ; on ne peut pas trancher en disant : ça c'est bidon... Bon, il faut quand même prendre du temps, malheureusement c'est beaucoup de temps que ça prend, parce que quand un cas est intéressant on ne peut absolument pas l'appréhender en un seul rendez-vous. Bon, il fait s'y consacrer, ça fait partie du boulot.

ALEXANDRE – Et donc si vous appelez maintenant, vous avez encore peut-être la chance, l'opportunité d'apparaître dans l'édition augmentée du livre de Marie-Thérèse de Brosses !

M.-T. DE BROSSES – Ah non ! Ah, on ne sait pas, évidemment, on peut toujours rajouter...

D. DE PLAIGE – Si vous êtes très très très brillant, vous serez dans le bouquin !

(Pause)

A. KREMSKI – J'avais envie un petit peu d'une petite point d'humour, et je voudrais savoir, parce que toi tu sais beaucoup de choses, dans quel recueil de science-fiction il y a cette histoire qui, moi, me met en joie et qui désole mes amis de penser que ça peut me faire rire, une histoire aussi stupide... Mais c'est l'histoire d'un Martien qui arrive sur la Terre à quatre heures du matin avec son petit Ovni, et il arrive en plein centre de la Lozère et il y a juste un pauvre garage abandonné avec une pauvre pompe à essence. Et il y a les deux petits hublots pour les chiffres, ça fait un peu deux yeux, comme ça, et puis, disons, la courbe du tuyau de la pompe à essence qui rappelle un petit peu la poitrine de

Lollobrigida, et le Martien, il a son petit manuel de parfait français et il marche droit sur la pompe à essence, il consulte ce qu'il faut dire dans ce cas là, et il lui dit : « Mais qu'est-ce qu'une belle femme comme vous fait dans un bled pareil ? ».

M.-T. DE BROSSES – Ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

A. KREMSKI – Est-ce que tu sais dans quel...

M.-T. DE BROSSES – Je pense que c'est un *cartoon*, plus un dessin d'humour qu'une nouvelle, hein.

A. KREMSKI – Oui oui, c'est une histoire dans un truc de science-fiction, mais je ne sais pas, je n'arrive pas à le retrouver...

M.-T. DE BROSSES – Ah non non, ça je l'ai pas lu, mais déjà... Non, parce que ça pourrait faire un dessin, c'est une scène,. Oui, c'est charmant !

ALEXANDRE – C'est *Martiens Go Home* !...

A. KREMSKI – Oui, excuse-moi d'avoir interrompu Mahler pour dire ça...

(Pause)

D. DE PLAIGE – *Ici & Maintenant!!* Alain Kremski, présent dans le studio. Marie-Thérèse de Brosses également. Un petit mot à vous, auditeurs : je vous trouve un peu mous : vous avez en face de vous une spécialiste de l'ufologie, et pas seulement du phénomène d'abduction. Dommage. Là, on vous propose un plateau de talents, vous n'en profitez pas. Peut-être la difficulté de proposer de trop beaux plateaux. Bien.

A. KREMSKI – Ça me rappelait l'histoire du rabbin ou du maître spirituel<sup>8</sup>, c'est quand on se moque un petit peu. Alors c'est rabbin, un maître spirituel, il rencontre ses disciples et il leur dit : Vous savez, ça y est, j'ai toutes les réponses à toutes les questions. Grand silence de tous les disciples. Au bout de quelques minutes, il dit timidement : Vous n'auriez pas une question ?

TOUS – (rires)

D. DE PLAIGE – Et voilà ! c'est le moment où le téléphone se met à sonner. Un peu de provocation n'est pas inutile non plus parfois. Parce que chacun se dit : laissons faire les autres, ils doivent être très nombreux, alors on va laisser euh... on va être au spectacle, un peu passifs. C'est confortable, on va laisser les autres appeler. Eh bien, non, sachez que il fallait marquer cet étonnement du fait que vous n'étiez pas nombreux à vous précipiter malgré la qualité du plateau pour vous décider à étendre le bras de dessous la couette et composer le numéro.

CORINNE – Allô ?

ALEXANDRE – Corinne est à l'antenne.

CORINNE – Merci beaucoup. Alors moi j'écoutais l'émission, en fait, avec un certain intérêt, faut pas croire. Et il ne faut pas croire que parce qu'on n'appelle pas on n'est pas intéressé, mais si je n'ai pas souhaité intervenir c'est parce que je me suis dit : Oh la-la ! il se trouve que je n'aime ni Gurdjieff, ni Krishnamurti, et qu'en plus je sais même pas exactement pourquoi !

Bon, j'ai lu « *Fragments d'un enseignement inconnu* », et j'ai été... je suis restée sur ma faim. Parce que j'ai jamais vraiment compris ce que c'était véritablement que cet enseignement de Gurdjieff, et je suppose que c'est à dessein qu'Ouspensky n'a pas donné tous les détails. Il y a à un moment donné des choses extrêmement compliquées dans ce livre. Alors c'est vrai que j'ai plus ou

---

<sup>8</sup> *Rabbi*, litt. « mon maître »



moins zappé ou lu distraitemment. Peut-être qu'il faut être un peu initié aussi pour comprendre. Et c'est, en même temps c'est intéressant d'ailleurs de voir qu'on fait cette association dans une émission d'ufologie. J'y vois un certain lien, moi, mais je le vois intuitivement, si vous voulez. C'est-à-dire que j'ai eu un peu le sentiment que c'était pas totalement humain, ce que faisait Gurdjieff, qu'il était pas tout à fait orthodoxe en fait dans des choses qu'on a l'habitude d'entendre. Et en même temps il donne des conseils très précis à ses disciples, des conseils de discipline, de maîtrise de soi à travers des exercices, notamment l'exercice du stop, enfin bref, tout un ensemble de choses. Mais comme c'était un homme de pouvoir qui faisait des choses qui s'apparentaient à la – je dis bien qui s'apparentaient – à la manipulation, au bout du compte j'ai jamais su vraiment si c'était du lard ou du cochon. Et à cette époque-là je fréquentais un ami qui était rosicrucien (bon, aucun rapport avec Gurdjieff) et qui me disait : mais de toutes les manières, il n'y a pas d'amour dans l'enseignement de Gurdjieff – mais à cette époque-là je ne l'avais pas pris d'une façon péjorative, c'est vrai qu'il n'y a pas véritablement d'amour dans son enseignement, mais qu'il y a quelque chose qui amène à l'éveil, à la maîtrise, enfin du moins ce que ça promet. Et puis, bon, par la suite j'ai rencontré quelqu'un qui en quelque sorte m'a mise sur une voie orthodoxe, et je me suis dit... enfin, c'est la conclusion, j'aurais voulu avoir votre avis, j'ai tiré une sorte de conclusion comme quoi, s'il n'y a pas d'amour dans un enseignement, c'est peut-être que cet enseignement n'est pas bon et qu'il faudrait s'en méfier, voire s'en éloigner. Alors pour l'instant j'en suis là, parce que je suis quelqu'un d'assez puritain (?) on va dire, donc je voudrais... j'aurais vraiment besoin d'un éclaircissement là-dessus avec vous. Et, d'un autre côté, j'avais lu Krishnamurti et il ne m'avait pas plu non plus. Bon, on sait qu'à un moment donné on a pensé que c'était le Messie, on a fait descendre son âme, etc., dans ce sens, et que lui il a rejeté cette mission, et en fait il a été adulé lui aussi par ses disciples énormément. Il préconisait de sortir complètement du conditionnement, donc à ce titre, bon, ça ressemble un petit peu à Gurdjieff. C'était aussi l'éveil et le fait d'être maître de soi, etc., c'était aussi ça mais c'était aussi sortir de tous les conditionnements. Mais au bout du compte, il n'a pas véritablement été retenu comme un « grand » – enfin dans certaines nomenclatures. Moi, en ce moment, je suis sur Alice Bailey, si vous voulez. Donc c'est pour vous donner un petit peu la teneur, pour qu'on puisse mieux effectuer des comparaisons. Je me suis dit, bon, en plus il ne parle jamais du Christ, Gurdjieff, sauf comme un homme parmi tant d'autres... Et donc, ce dernier ami que j'ai rencontré – juste sur ce détail, et après je m'arrête là – m'a dit qu'à son avis, alors je vous dit, hein, je vais rester très très prudente dans ce que je vais dire, attention, je ne l'assène pas, je ne l'affirme pas du tout, c'est très modeste ce que je vous dis là, je vous prépare, en fait, il m'a dit qu'il pensait que Gurdjieff s'apparentait plutôt la magie noire, parce que son enseignement, il va de... en fait c'est comme s'il allait du haut vers le bas au lieu d'aller du bas vers le haut. C'est-à-dire qu'il nous entraîne vers la matière, alors qu'on est censés aller de la matière vers l'esprit, et qu'en fait il y a un processus inverse qui s'établit. La personne qui me l'a dit, donc, c'est quelqu'un que je fréquente de très près et qui est vraiment versé dans l'occultisme depuis de années et des années. Donc voilà ce qu'il lui avait semblé en lisant les enseignements de Gurdjieff.

D. DE PLAIGE – C'est très bien formulé, en tout cas. Alain Kremski ?

A. KREMSKI – Alors j'étais un petit peu étonné de ne pas avoir ce type de question. Encore une fois, je ne parle pas au nom de l'école Gurdjieff, qu'il serait absolument ridicule de vouloir représenter de près ou de loin, mais je pense qu'il y a beaucoup d'amalgames et il y a beaucoup de confusion. Je ne peux parler qu'au nom de mon expérience personnelle, hein. Donc déjà, le problème n'est pas de savoir si, moi-même, si Gurdjieff et Krishnamurti nous plaisent ou nous plaisent pas, l'important c'est qu'on voit l'arbre à ses fruits. Dire d'abord qu'il n'y a pas d'amour dans l'enseignement de Gurdjieff ou chez Krishnamurti, ça me semble très bizarre. Gurdjieff s'est souvent lui-même extrêmement expliqué là-dessus. D'abord je crois que l'enseignement de Gurdjieff est plus axé sur la conscience de soi que sur l'amour, le fait d'atteindre la conscience, et évidemment que ça contient l'amour. Mais je ne peux pas laisser dire qu'il y a là de la manipulation et du pouvoir, je pense que chez Gurdjieff c'était absolument le contraire : c'est quelqu'un qui a, qui aurait pu avoir justement une sorte de pouvoir sur ses disciples, d'avoir une dévotion. Je pense que Gurdjieff, avec René Guénon au début du siècle, ça a été vraiment deux grands qui ont été à contre-courant de toute la pensée occidentale, et je pense que Gurdjieff...

CORINNE – Il faut vraiment que je me renseigne sur René Guénon, c'est quelqu'un que je n'aime pas du tout non plus.

A. KREMSKI – Voilà. Oui, mais le problème est pas de savoir si vous aimez ou si vous n'aimez pas, mais...

CORINNE – Non mais quand je dis que j'aime pas, ça veut dire que j'intuitionne ou j'intuitionne pas, si vous préférez.

A. KREMSKI – Qu'ils vous correspondent pas...

CORINNE – Oui, mais moi j'ai besoin de vérité. J'ai besoin qu'on ne dise pas n'importe quoi.

A. KREMSKI – Bon, alors...

CORINNE – Je ne sais pas d'où ces gens-là ils tiennent l'enseignement. D'où ils tiennent ce qu'ils disent ? On n'a jamais su d'où il venait, ce Gurdjieff. Et Ouspensky est parti ; Ouspensky est parti et il a exposé ses raisons plus ou moins, dans son livre. Il a dit que ce n'était pas clair, qu'il avait pas assez... enfin, faudrait que je relise, hein, ce passage. Il a dit « je suis parti pour plusieurs raisons... ». Il y avait un vrai problème de pouvoir, à l'intérieur.

A. KREMSKI – Moi je pense que en tout cas la démarche de Gurdjieff, c'était le contraire du pouvoir justement, c'est quelqu'un qui a passé son temps... Vous savez, il y a une phrase merveilleuse de Nietzsche, à peu près qui dit : un disciple rendrait un bien mauvais service à son maître s'il n'était pas capable de le quitter. Et Gurdjieff a mis beaucoup de gens qui s'attachaient trop à lui, je pense, en situation d'être obligés de le quitter. Mais ce qui a été reconnu par beaucoup de témoignages de disciples, de gens qui ont travaillé avec lui, c'est qu'en fait il passait son temps par amour à...

CORINNE – Attention, par amour, je n'entends pas la dévotion, hein, loin de là.

A. KREMSKI – Non, mais il passait son temps, justement, à porter un masque et à être désagréable pour créer un choc, mais quand il avait en face de lui brusquement une question extrêmement sincère, le masque tombait, complètement. Alors si vous voulez bien, moi je vais vous lire un ou deux passages de choses qui vont exactement dans le contraire...

CORINNE – Il y avait même une fascination, évidemment si on a envie de recevoir des claques...

A. KREMSKI – Mais la fascination... la fascination elle est partout, vous savez, elle est partout dès que les gens se mettent dans une... dans un état de dévotion et dépendance. Mais je pense que justement l'enseignement c'est le contraire de la dépendance.

CORINNE – Enfin, peu importe, vous êtes bien d'accord que ce type de comportement crée, induit ça, mais d'un autre côté je suis d'accord que c'est quelque chose d'inévitable chez un maître. Il attirera, chez certains, une certaine dévotion...

A. KREMSKI – Ben, écoutez, je...

CORINNE – Il y a des écoles qui ne sont pas orientées sur la dévotion, qui sont modernes. Parce que la dévotion c'est... on est en train de quitter le sixième rayon, celui de la dévotion justement, et on est beaucoup plus axés sur l'intellect et sur le plan mental aujourd'hui.

A. KREMSKI – Est-ce que vous êtes d'accord d'écouter juste quelques lignes que je vais vous lire, qui répondent à ce que vous dites ? C'est un écrit de Gurdjieff.

Vous êtes mortel et quelque jour vous allez mourir. Celui sur qui votre attention se pose, votre voisin, votre proche, lui aussi va mourir. Vous n'êtes rien, lui comme vous, nullité. Aujourd'hui, toute votre souffrance est souffrir en vain ; elle n'est qu'émotion, colère, jalousie, ressentiment envers les autres. Si cela devient pour vous comme un point de repère à réaliser l'inévitabilité de sa mort et de votre propre mort, alors un sentiment de pitié pour les autres va apparaître en vous, vous pourrez être juste envers eux. Les manifestations qui vous déplaisent tant chez un autre sont apparues parce que quelqu'un vient de marcher sur son cor au pied ou parce que vos propres cors au pied sont trop sensibles. Aujourd'hui, vous ne pouvez pas voir cela ; essayez de vous mettre vous-même à la place de l'autre ; sa vie a exactement la même signification que la vôtre : comme vous il souffre, et comme vous il va mourir. Si vous essayez toujours de sentir cela chaque fois que votre attention se pose sur quelqu'un, et jusqu'à ce que cela devienne comme une habitude, alors seulement vous deviendrez capable d'assimiler cette bonne partie de l'air et d'acquiescer un moi réel. Chaque homme a des désirs et des vœux qui lui sont chers et qu'il perdra à sa mort. Votre attention se pose sur celui qui est à côté de vous, vous réalisez sa signification, vous sentez qu'il mourra un jour, alors une compassion et une pitié envers lui se lèvent en vous, et finalement vous l'aimerez. Si vous faites cela constamment, une foi réelle, une fois consciente s'éveillera dans une partie de vous et s'étendra progressivement aux autres parties ; il vous deviendra possible de connaître un réel bonheur, car cette foi objective engendre l'espérance et l'espérance est le fondement de ce qui ne meurt pas.

Voilà. Je crois que c'est un texte qui est un peu une réponse à ce que vous dites.

CORINNE – C'est magnifique, mais est-ce que vous savez qui l'a écrit ?

A. KREMSKI – C'est Gurdjieff. C'est un texte de Gurdjieff. C'est Gurdjieff. Et donc justement, par rapport au christianisme et à cette chose très belle, mais en même temps il y avait une exigence chez Gurdjieff. Quand il parle de la prière (donc Ouspensky rapporte une parole de Gurdjieff) :

On doit apprendre à prier exactement comme on doit apprendre toutes les autres choses, par celui qui sait prier et qui est capable de se concentrer de la bonne façon, la prière peut donner des résultats. Mais comprenons qu'il y a différentes prières et que leurs résultats sont différents. Lorsque nous parlons de la prière ou de ses résultats possibles, nous ne considérons qu'une sorte de prière, la demande ; ou bien nous pensons que la demande peut s'associer à toutes les autres sortes de prières. Evidemment, ce n'est pas vrai : la plupart des prières n'ont rien de commun avec des demandes. Je parle des anciennes prières, dont beaucoup remontent plus haut que le christianisme. Ces prières sont pour ainsi dire des récapitulations, en se les répétant à haute voix ou mentalement l'homme s'efforce d'éprouver tout leur contenu avec sa pensée et son sentiment, et, par ailleurs, l'homme peut toujours composer des prières nouvelles à son propre usage. Il dira par exemple « je veux être sérieux » ; tout dépend de la façon dont il le dira ; le répéterait-il dix mille fois par jour, s'il se demande quand il en aura fini et ce qu'il aura ensuite pour dîner, cela ne s'appelle pas prier mais se mentir à soi-même. Cependant, ces mêmes paroles peuvent devenir une prière si l'homme les récite ainsi : je - et en même temps il pense à tout ce qu'il sait sur ce « je » : ce « je » n'existe pas, il n'y a pas un seul « je » mais une multitude de petits « moi » revendicateurs et querelleurs. Pourtant il veut être un vrai « je », il veut être le maître, il se souvient de la voiture, du cheval, du cocher et du maître. « Je » est le maître, « veux », et il pense à la signification de « je veux ». Est-il capable de vouloir ? En lui constamment ça veut - et ça ne veut pas. Mais il fera l'effort d'opposer à « ça veut » et « ça ne veut pas » son propre « je veux », qui est lié au but du travail sur soi. En d'autres termes, il tâchera d'introduire la troisième force dans la combinaison habituelle des deux forces, « ça veut » et « ça ne veut pas ». « Être » - il pensera à ce que cela signifie, l'être, l'être d'un homme automatique pour qui tout arrive, et l'être d'un homme qui peut faire. Il est possible d'être de bien des façons. Il veut être non pas seulement dans le sens d'« exister », mais dans le sens de grandeur, de pouvoir avec grandeur. Alors le mot « être » prend un poids, un sens nouveau pour lui, sérieux.

Quand vous voyez tous ces textes, je ne pense pas du tout qu'il y ait un problème de pouvoir, mais il y a un problème d'appel à une unité intérieure.

CORINNE – Vous pouvez nous donner la référence de...

A. KREMSKI – Ça, c'est dans « *Fragments d'un enseignement inconnu* » d'Ouspensky.

CORINNE – Ah, c'est dans *Fragments*...

A. KREMSKI – Oui, il faut le relire, mais... En tout cas, moi, je ne veux vous parler que de mon expérience personnelle, ayant travaillé avec Peter Brook sur le film *Rencontre avec des hommes remarquables*, d'après le livre de Gurdjieff, j'ai eu la chance, et je dis bien la chance, de rencontrer sa disciple directe, qui est morte à 101 ans, et je peux vous dire que j'aimerais à 70 ans être comme elle était à 100 ans. C'était quelqu'un d'une immense exigence, mais d'une immense bonté. Et si j'avais senti du près ou de loin la moindre chose de pouvoir, de manipulation, d'ombre – je serais parti en courant. Donc je pense qu'il y a eu toutes sortes de fausses idées autour de Gurdjieff et qu'on n'est pas près d'en finir avec ces fausses idées. Mais je crois que quand c'était quelqu'un qui enlevait le masque, c'était un être extraordinaire.

Voilà, je ne peux pas vous dire autre chose.

CORINNE – D'accord. Eh bien, je vous remercie en tout cas.

A. KREMSKI – Je vous en prie.

ALEXANDRE – Merci Corinne.

CORINNE – Je vous en prie. Au revoir.

ALEXANDRE – Nous accueillons maintenant Myriam.

MYRIAM – Bonjour. Moi je fais une grande découverte. Gurdjieff, je ne connaissais pas du tout. Mais du coup, j'ai pris mon dictionnaire et je vois qu'il s'appelait Georges Ivanovitch...

A. KREMSKI – Oui, tout à fait, oui.

MYRIAM – J'ai entendu tout à l'heure, j'allais m'endormir et j'entendais qu'on disait « si les ovnis plus ou moins ne vous intéressent pas, n'appellez pas », un truc comme ça. Enfin...

A. KREMSKI – C'est Didier qui provoquait. Oui.

MYRIAM – ...bref, moi j'appelais pour parler du phénomène Ovnis. Je suis une personne qui a vu pas mal de phénomène Ovnis dans le ciel – bon, ça c'est une chose –, mais ce qui a le plus marqué mon existence, par rapport à ça, c'est quand j'avais 22 ans, donc il y a longtemps de cela, de ce fait, et il faisait beau, c'était un jour de congé, et j'étais une personne qui faisais beaucoup de sport, de marche à pied, de natation, et qui s'intéressais absolument pas à tout ce qui est phénomène Ovnis. J'étais hors circuit, même. Et il s'avère que ce jour-là, dans ma chambre, j'ai eu une sorte de fatigue... inexplicable, et je me suis allongée dans mon lit et je me suis – pour moi – endormie. Quoique après je me suis demandé si j'avais vraiment dormi. Et tout d'un coup je suis euh... je me suis retrouvée dans une forêt, une clairière ; et là, il y avait donc – comment dire ? – plein d'êtres – j'étais dans une espèce de sentier, et sur ma gauche il y avait un objet qui était, comment dirais-je, sur le sol, qui était immense. Immense. On va dire en forme de soucoupe, c'était plutôt de forme ronde, mais immense. Et il y avait dans ce sentier d'où je venais une grande allée, et dans cette allée plein d'êtres qui venaient vers moi. Et j'étais... j'avais pas mal d'appréhension – pas peur, mais une sorte d'appréhension –, ils s'avançaient vers moi, ils étaient tous de la même taille, et il y en a deux, quand ils sont venus vers moi – j'étais moi immobile, figée, hein – et il y en a deux qui... donc un qui m'a pris sous le bras... qui m'a touché le bras droit, qui me prenait le bras droit, l'autre le bras gauche, et

comme ils étaient tous de la même taille, mais alors par contre ce qui... j'étais très intriguée par... je savais pas si c'était leur peau... je dirais plutôt des combinaisons, un peu comme des combinaisons de plongeurs. Quoique... c'était pas le même toucher. C'était très curieux, bref. Et ils m'ont amenée, donc, à l'intérieur de cet objet. Là, donc, j'ai été allongée. Il y avait plein de boutons partout, toutes ces entités, là, tous ces êtres, là, qui étaient autour... des trucs techniques qui me dépassaient complètement, et il y en a un qui est venu vers ma droite, et là il m'a fait une piqûre sur le bras droit. Et puis est apparu tout d'un coup dans cet objet, là où j'étais allongée, un être... immense – rien à voir avec les autres – qui mesurait facilement deux mètres, dans une espèce de tunique blanche, avec des cheveux longs, blancs, des yeux bleus... mais alors d'un bleu si extraordinaire que c'est à... on va dire un bleu... c'est pas tellement la couleur des yeux, c'était surtout la profondeur du regard, un regard hypnotique. Et là, cette entité, donc cet homme... oui, c'était plutôt un homme, apparemment, quoique j'en sais fichtre rien, je dirais même plutôt sexe indéfini, difficile à définir... Comment dire ? Il me parlait, mais pas en langage, c'était tout par le cerveau, par la... en prise de conscience, je dirais, façon de parler. Une sorte de télépathie. Il me disait plein plein plein de choses. Plein de choses, plein de choses que j'emmagasinais, que... que je me rappelle pas. Et je me suis réveillée dans mon lit, comme ça. La seule chose que je me suis souvenue de ce que ce personnage m'a dit... enfin, ils m'ont ramenée à mon point initial et puis je me suis retrouvée en vie. Et la seule chose que j'ai retenue de cette personne, de cet être grand, là, c'est que il m'avait dit en dernier temps : *Jimmy Carter nous connaît bien*. Quand je suis réveillée, je me suis dit : Qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'avais pas l'impression d'avoir fait ni un rêve éveillé, curieusement, ni un cauchemar. Curieux. Puis j'ai gardé ça pour moi et j'en ai parlé à personne. La seule chose qui m'a intriguée, c'est que – je sais plus si c'est le lendemain ou le jour même, là, ça m'échappe un peu – là où j'habitais j'avais une grande salle à manger, puis y avait des bouquins, et puis c'était dans un endroit qui était pas chez moi, faut savoir, et de ce fait il y avait donc des tas de bouquins, la salle à manger, la télévision, et puis y avait *Paris-Match*. Puis je prends *Paris-Match*, chose que je lisais pas, et je vois un article sur Jimmy Carter et les Ovnis. Ça m'a pff ! voyez ? C'est tout, c'est resté comme ça, et pendant des années j'y ai plus pensé, j'en ai plus parlé. C'est des années après, lorsque j'ai vu un objet lumineux dans le ciel, j'ai fait un lien avec... Voilà.

Vous faites des articles sur *Match* à ce sujet ?

M.-T. DE BROSSES – Oui, j'ai beaucoup parlé d'Ovnis dans *Match*, et beaucoup parlé d'enlèvements également dans *Match*, mais ce que... il faut quand même savoir, c'est qu'on a le droit de faire des rêves, hein.

MYRIAM – Bien sûr.

M.-T. DE BROSSES – Donc c'est peut-être un rêve<sup>9</sup>. Moi j'aimerais quand même que vous me précisiez, si vous vous en souvenez, parce que c'est difficile : est-ce que vous avez pris des notes à l'époque, ou non ?

MYRIAM – Ah, absolument pas. Absolument pas. Je sais que j'ai noté ça des années en arrière.

M.-T. DE BROSSES – Des années après ?

MYRIAM – Oui. J'ai tapé à la machine... cette expérience et d'autres expériences que j'ai vécues aussi... Moi, j'ai de sacrées expériences de télépathie, hein. Vous savez, ce qui s'est passé en Belgique à Mons, je l'ai vu en télépathie, moi, guidée par une entité. Et par un extraterrestre.

M.-T. DE BROSSES – Écoutez, puisque c'est tapé à la machine, vous pourriez peut-être m'envoyer ça aux bons soins de Radio *Ici & Maintenant!!*, que je lise ça...

MYRIAM – Ah, tout à fait !

---

<sup>9</sup> La vision fugitive de la couverture de *Paris-Match* peut suffire à fabriquer un rêve. On peut penser que Jimmy Carter y figurait, ainsi qu'un titre accrocheur du style : Jimmy Carter a vu un Ovni ! Il faudrait retrouver quand est paru ce *Paris-Match*, ça nous donnerait des éléments d'interprétation.

M.-T. DE BROSSES – Mais j'aimerais quand même avoir un détail, madame : vous avez passé rapidement, vous avez dit : « ...et après ça ils m'ont ramenée où j'étais et je me suis retrouvée dans mon lit ».

MYRIAM – Oui.

M.-T. DE BROSSES – Comment est-ce que vous avez quitté l'endroit, ou la soucoupe, là où vous étiez avec ces entités, dont la grande, et puis les autres, comment est-ce ça s'est passé entre ce lieu où vous étiez et le retour à votre lit ? Vous vous souvenez de quoi ?

MYRIAM – Eh bien, c'est-à-dire que quand je... quand je me suis réveillée, je... j'avais mal au bras droit. Je sentais quelque chose au bras droit...

M.-T. DE BROSSES – Vous aviez une marque au bras droit ?

MYRIAM – Je sais plus, là franchement je sais pas.

M.-T. DE BROSSES – Non, parce qu'on peut très bien imaginer quelque chose. Je dis pas que ça ce soit passé comme ça, mais on peut imaginer par exemple...

MYRIAM – J'avais vraiment cette sensation d'avoir eu cette piqûre au bras droit.

M.-T. DE BROSSES – Oui, oui oui, on peut imaginer soit qu'un moustique vous ait piqué pendant la nuit, soit qu'un...

MYRIAM – C'était le jour, c'était un après-midi...

M.-T. DE BROSSES – Ah, c'était un après-midi ? Et vous étiez dans votre lit ?

MYRIAM – Oui, alors que je faisais jamais de siestes, moi, j'avais 22 ans, j'étais une fille qui sortait beaucoup, qui faisait beaucoup de sport, quand il faisait beau c'était pas mon... Jamais je ne faisais de sieste ! Jamais.

M.-T. DE BROSSES – Bon. Alors il y a toutes sortes d'explications naturelles qu'on peut trouver, comme toujours, dans tous les cas, même ceux qui paraissent les plus solides. Et puis il y a peut-être autre chose<sup>10</sup>.

Alors je vous propose, puisque vous l'avez tapé à la machine et puis... vous voulez bien me l'envoyer aux bons soins de Radio *Ici & Maintenant!*...

MYRIAM – Et puis je vous envoie une autre expérience. Je vous envoie tout ça...

M.-T. DE BROSSES – Oui, vous m'envoyez ça, avec vos coordonnées. Oui, bien sûr.

MYRIAM – Sans problème.

M.-T. DE BROSSES – Bien sûr. Je vous remercie d'avance !

M.-T. DE BROSSES – Merci de votre témoignage, Myriam.

MYRIAM – C'est moi.

---

<sup>10</sup> Il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu une sensation objective au bras pour former en rêve l'image d'une piqûre. Seules certaines images du rêve peuvent, éventuellement, être de cette nature. Mais on pourrait aussi imaginer qu'elle avait (sommeil paradoxal oblige) une sensation de contracture (douloureuse ou non) dans le bras. Ou encore qu'elle était couchée dessus et qu'elle en éprouvait une sensation de gêne, traduite dans le rêve en une image de piqûre, selon la logique interne du rêve.

D. DE PLAIGE – Marie-Thérèse de Brosses, *Ici & Maintenant!!*, 8 rue Violet 75015 Paris. On ne va pas donner son portable, quand même...

M.-T. DE BROSSES – Bien sûr. Non non, pas question, non ! Aux bons soins de Radio *Ici & Maintenant!*, c'est très bien, ça arrive, vous me donnerez son courrier.

D. DE PLAIGE – On se contente de rajouter l'adresse perso de Marie-Thérèse de Brosses – évidemment on n'ouvre pas le courrier, ça va de soi – mais on n'attend pas nécessairement une semaine pour lui faire parvenir : aussitôt arrivé, on écrit son adresse et on le redonne au facteur. Voilà.

Alain Kremski, qu'est-ce qu'on peut apporter en conclusion de cette première émission ?

A. KREMSKI – J'avais envie de lire quelques lignes de sourate de Jacques Lacarrière, avec lequel j'ai souvent travaillé et pour lequel j'ai une telle admiration, et autant par rapport au chaînon Gurdjieff qu'à la question des extraterrestres, et la question du visage extérieur et du visage intérieur. Et je voulais lire juste quelques extraits de la *Sourate du visage* ou sourate de la transfiguration, texte de Jacques Lacarrière.

Notre vrai visage nous attend. Je suis étonné par la rareté des textes, des réflexions inspirées par le visage humain, comme s'il allait de soi qu'il soit tel qu'il est devenu, frontal, avec deux yeux et une vision binoculaire, un menton non prognathe, un front dégagé, tout ce concile des sens, tout ce cylindre d'organes conjoints sur une face. En son état actuel, notre visage est déjà un message, malgré son provisoire il dit notre évolution, l'émergence amphibienne hors des eaux, le premier étonnement devant l'air et le ciel, le redressement mammifère, les yeux qui se rejoignent et se séparent juste assez pour donner quelque relief à l'infini. Deuxième étonnement, cette vision soudaine de l'infini. Il dit ensuite notre phylum ethnique, notre race, notre culture, notre histoire ancestrale, l'alcôve de nos gènes ; il dit enfin notre trajet individuel, le hasard en nous des ancêtres, ce que nous avons fait ou défait de nous-même, il dit notre figuration devant le monde. Si tout visage porte ainsi une mémoire animale, ancestrale, culturelle, il porte aussi un projet de pérennité sinon d'immortalité, pérennité qui se poursuit dans l'ensemble de notre espèce malgré la mort, l'effritement de chaque visage individuel. Les visages meurent mais le visage humain demeure. Oui, notre vrai visage nous attend, et cette phrase surgit tout naturellement sous la plume, éveille en moi une icône gnostique. Seuls les gnostiques semblent avoir vraiment regardé, détaillé et interrogé les visages, comme ils ont regardé, détaillé, interrogé la chair, les corps, les êtres, les étoiles. Pour eux qui voyaient dans le corps le tombeau et la prison de l'âme, notre visage et notre corps ne résultent évidemment pas d'une dérive zoologique et naturelle du mufler mammifère, il a préexisté à toute incarnation, il est la projection, le reflet, la ressemblance, l'hologramme maladroit d'un modèle, d'un être plénier antérieur à nous-même, hors du temps et hors de l'extase. Hors du temps et hors de l'espace, il existe une figure originelle, un visage archétypal, ce que les textes gnostiques nomment une « vêtue de gloire », une « robe de lumière ». Figure, visage, être qui après notre mort viendra à notre rencontre si nous avons su accéder à la gnose. Toute la vie gnostique n'est que la recherche et l'attente de ce moment inouï où nous coïnciderons avec nous-même. Un logion, un dit de l'Évangile gnostique de Thomas, n'annonce-t-il pas : « Jésus a dit : quand vous voyez votre ressemblance, vous vous réjouissez. Mais quand vous verrez votre véritable image, née avant vous et éternelle, en supporterez-vous la grandeur ? » Ce que dit également d'une façon inverse René Daumal lorsqu'il écrit : « Dès que leurs visages furent tournés vers le dehors, les hommes devinrent incapables de se voir eux-mêmes, et dans cette infirmité nous ne pouvons nous voir, nous nous imaginons, et chacun se rêvant soi-même et rêvant les autres reste seul derrière son visage ». A quoi il faudrait ajouter les visages des saints, des ascètes et des anges. Dans la tradition picturale de l'Occident, l'orthodoxie, le visage démoniaque représente l'état primitif de l'homme, son ancestralité bestiale, alors que le visage angélique exprime l'état ultime, ultra-hominien, en somme. Nous avons là l'histoire cosmique du visage, de la nuit souterraine à la lumière céleste, telle que pouvait la ressentir et l'exprimer un peintre médiéval, oralescent.

Et je pense, tu sais, Didier, pour clore cette soirée, je pense à ces très très beaux textes de Rilke dans les *Élégies de Duino* où il dit, je ne me souviens plus des termes exacts, mais en substance : mais si vraiment je rencontrais un ange, est-ce que je pourrais le supporter et en supporter la vue ?

D. DE PLAIGE – Hum hum. Exact. Un jour oui, un jour non, effectivement, selon l'état de pureté.

A. KREMSKI – Et par rapport à Gurdjieff aussi je pensais à cette chose pour terminer, cette prière du Christ quand le Christ dit : si deux ou trois sont réunis en mon nom, alors vous pouvez prier. Et dans l'Évangile justement de Thomas, Jean-Yves Leloup rappelle que les « deux ou trois » ça peut aussi être les deux ou trois serviteurs dont on a parlé tout à l'heure, c'est-à-dire le corps, le sentiment et l'esprit. Si le corps, le sentiment et l'esprit, d'après Jean-Yves Leloup, c'est une des interprétations et un des niveaux, si le corps, le sentiment et l'esprit sont réunis en moi, alors je peux prier, parce qu'il y a un vrai être qui apparaît pour prier. Et là on est proche à la fois de Krishnamurti et de Gurdjieff, et de toutes les grandes traditions spirituelles.

D. DE PLAIGE – Et pour accorder tout le monde, *nous sommes tous le même être.*

On se retrouve, Alain Kremski...

A. KREMSKI – Mardi prochain. Donc j'ai un abonnement, ça y est ?

D. DE PLAIGE – C'est conclu.

A. KREMSKI – Merci Didier.

D. DE PLAIGE – Merci Marie-Thérèse !

M.-T. DE BROSSES – Merci. Bonsoir, Didier. Bonsoir et au revoir, Alain. Ravi de t'avoir revu.

Transcription et notes personnelles de Gérard Le Neyrant